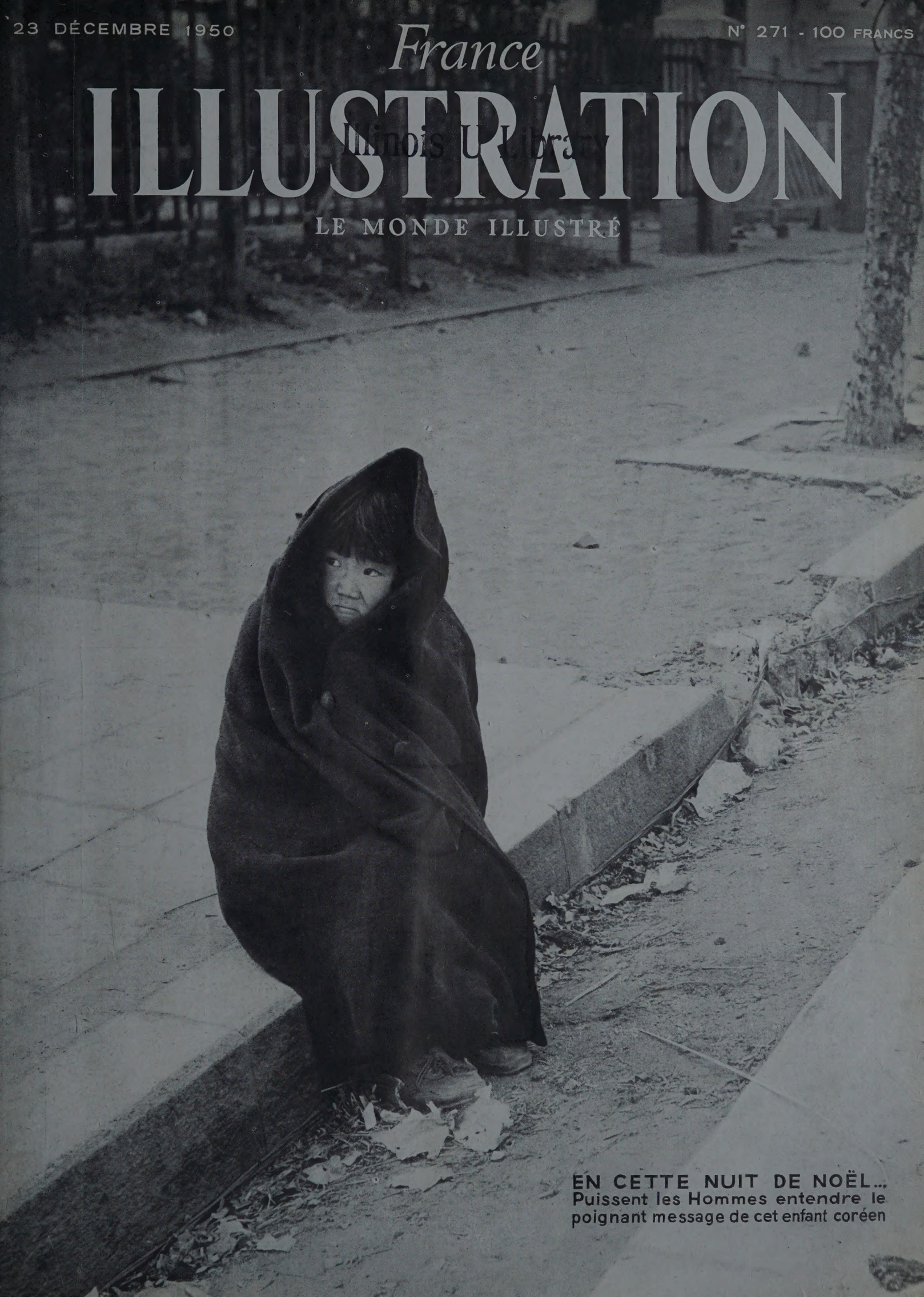
23 DÉCEMBRE 1950

N° 271 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois University Library



EN CETTE NUIT DE NOËL...
Puissent les Hommes entendre le poignant message de cet enfant coréen

MONTE-CARLO

HOTEL DE PARIS — MONTE-CARLO
Une adresse universellement connue

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS
DE LA SAISON D'HIVER 1950-1951

LES ARTS

AU CASINO

OPÉRETTE : Décembre - Janvier
OPÉRA : Février - Mars
BALLET : Avril

A L'INTERNATIONAL SPORTING CLUB

24 Décembre : GALA DU RÉVEILLON DE NOËL
31 Décembre : GALA DU RÉVEILLON DU NOUVEL AN
5 Janvier : GALA DES ROIS
2 Mars : BAL DE L'OR

LES SPORTS

RALLYE AUTOMOBILE DE MONTE-CARLO :
23 au 31 Janvier

TIR AUX PIGEONS :
Février - Mars
16-19 Février : CHAMPIONNAT DU MONDE 1951

MONTE - CARLO GOLF CLUB
20-26 Février : CHAMPIONNAT INTERNATIONAL

MONTE - CARLO COUNTRY-CLUB
26 Mars-1er Avril
CHAMPIONNATS INTERNATIONAUX DE TENNIS

SES NUMÉROS SPÉCIAUX INCOMPARABLES

ABONNEZ-VOUS
A
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
ABONNEZ VOS AMIS

SON SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE THÉATRAL

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES QUDARD
Fondateur.

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA TABLE A TRANSFORMATION

CARUELLE

VOUS RENDRA TOUTES ... SORTES DE SERVICES

.....se transforme en quelques secondes en : table à thé, table à jeu, pour lire ou déjeuner au lit, en pupitre, table à desservir... etc...

FERMEE LA TABLE DEVIENT UN MEUBLE ELEGANT

MODÈLE BREVETÉ

CARUELLE

TEL · DID. 35.72

SOP SUD OUEST PUBLICITÉ BOISSEAU BOUSSEAU

DÉPOT DES ETS CARUELLE 105 Bd SOULT. PARIS.12e

Ce cadeau, Madame, lui fera sûrement plaisir,

...et vous pourrez vous en servir aussi

Plus de coupure ni d'éraflures ! Le rasoir PHILISHAVE PHILIPS permet de se raser, matin et soir, sans irritation, sans eau, sans savon, sans blaireau, n'importe où, en gardant même col, cravate et veston.

Par un doux massage quotidien, le PHILISHAVE tonifie les muscles et la peau du visage.

NOUVEAUTÉS

- Son dispositif de bague pivotante permettant de souffler les poils coupés sans démonter la tête du rasoir.
- Sa forme ovoïde épousant la paume de la main et assurant la prise la meilleure dans toutes les positions.

LE RASOIR ELECTRIQUE

PHILISHAVE

PHILIPS

ELVINGER 2703

François Auchard

EST UNE MARQUE

PEIGNES DE TOILETTE MATIÈRE DE LUXE "JASPÉCAILLE"

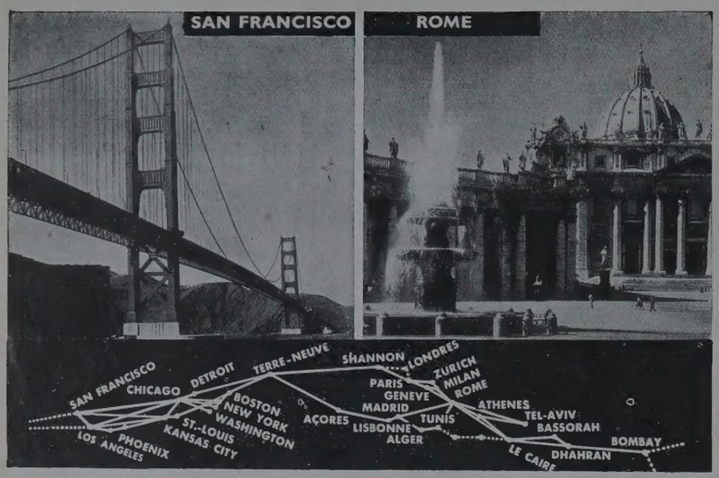
exigez sur chaque pièce le poinçon de garantie

un demi-siècle de qualité française

Depuis 1895
François Auchard
fabrique du peigne

EN VENTE : BONNES MAISONS DE COIFFURES. PARFUMERIE DE LUXE. GRANDS MAGASINS

OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg



Seule TWA vous offre un tel choix de lignes à travers le monde.

La prochaine fois que vous partirez en voyage, associez donc le plaisir et les affaires en empruntant le si commode réseau T.W.A. Une ligne T.W.A. dessert l'Europe septentrionale... une autre le monde Méditerranéen. Aux Etats-Unis la T.W.A. propose ses services transcontinentaux directs qui relient le Nord industriel au Sud-Ouest ensoleillé.

Sans frais supplémentaires vous pouvez vous arrêter à n'importe quelle ville desservie par la T.W.A. Souvent vous pouvez aller par un itinéraire, revenir par un autre et doubler ainsi l'agrément de votre voyage. En voyageant à 500 kms/h. sur un Skyliner T.W.A. qui a fait ses preuves dans le monde entier, vous bénéficiez en outre d'un service, d'une cuisine et d'un confort vraiment somptueux.

Consultez votre agence de voyage ou téléphonez à la T.W.A. : BAL. 10-83.

Vous pouvez compter sur la

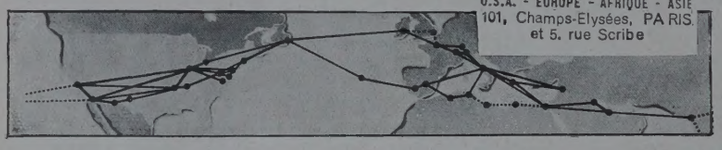
TWA

TRANS WORLD AIRLINES

U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE

101, Champs-Elysées, PARIS et 5, rue Scribe

50.29

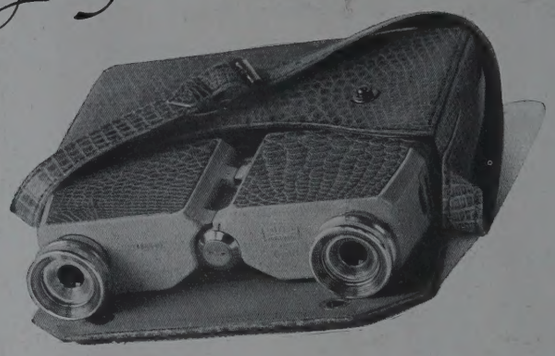


TOURISME
COURSES

ÉLÉGANCE
QUALITÉ

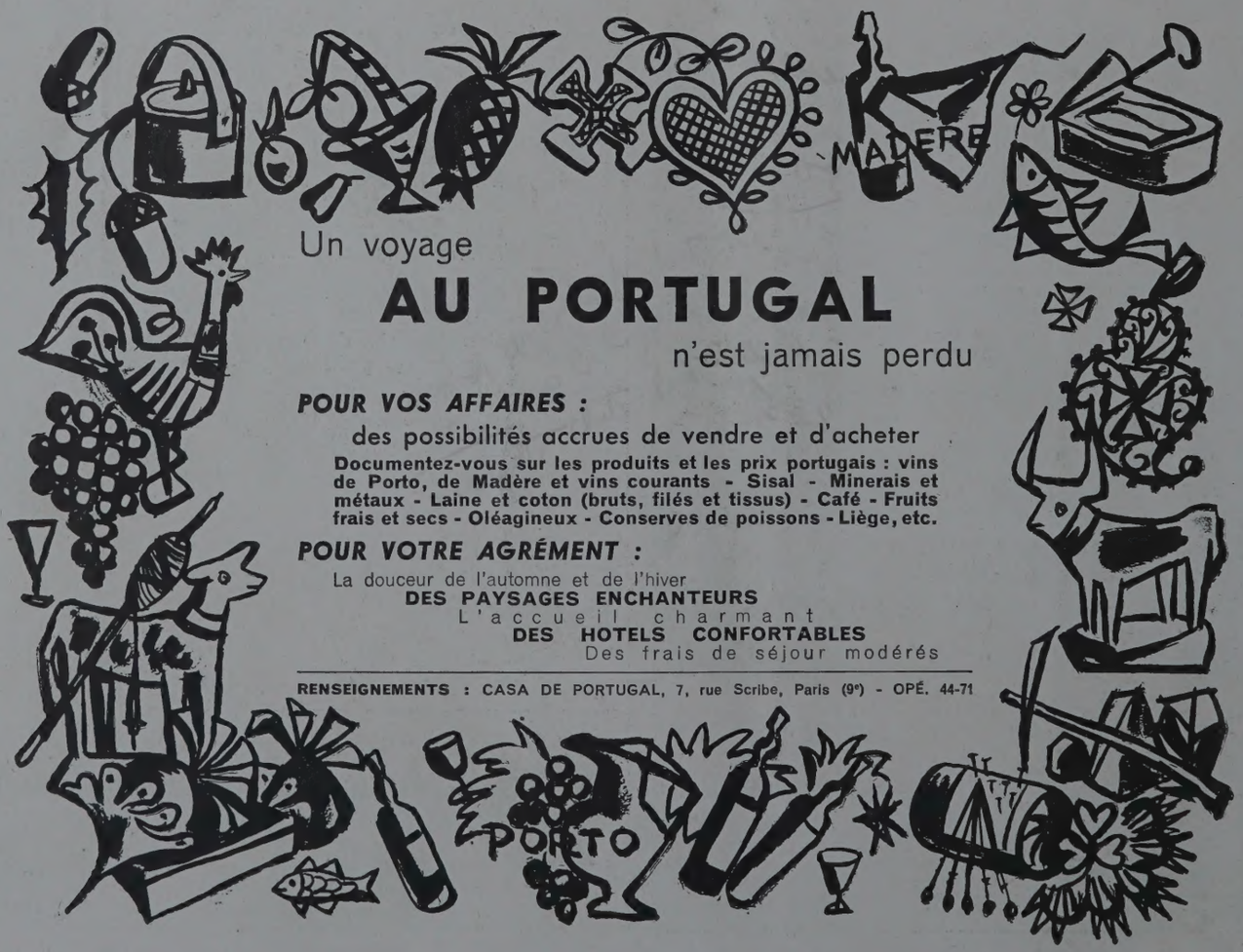
SRPI
PUTEAUX

La Jumelle de Classe



EN VENTE
CHEZ TOUS LES BONS OPTICIENS

Sté de Recherches & de Perfectionnements Industriels
87, avenue du Président—Wilson—Puteaux—France
FOURNISSEUR DE LA MARINE ET DE L'ARMÉE



Un voyage

AU PORTUGAL

n'est jamais perdu

POUR VOS AFFAIRES :

des possibilités accrues de vendre et d'acheter

Documentez-vous sur les produits et les prix portugais : vins de Porto, de Madère et vins courants - Sisal - Minerais et métaux - Laine et coton (bruts, filés et tissus) - Café - Fruits frais et secs - Oléagineux - Conserves de poissons - Liège, etc.

POUR VOTRE AGRÉMENT :

La douceur de l'automne et de l'hiver
DES PAYSAGES ENCHANTEURS
L'accueil charmant
DES HOTELS CONFORTABLES
Des frais de séjour modérés

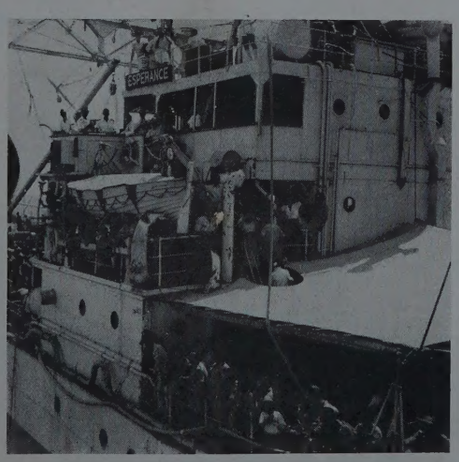
RENSEIGNEMENTS : CASA DE PORTUGAL, 7, rue Scribe, Paris (9e) - OPÉ. 44-71

6e ANNÉE — NUMÉRO 271 23 DÉCEMBRE 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

RENFORTS POUR L'INDOCHINE

Les opérations d'envergure sont momentanément interrompues au Tonkin, où le Vietminh se borne à déclencher des attaques de harcèlement dans la région entre Hanoï et Haïphong. Du côté français, l'aviation procède à des opérations de bombardement sur les voies de communication et sur des colonnes rebelles. Le commandement militaire met à profit ce calme relatif pour procéder à un regroupement des forces dont il dispose en vue de faire face à une nouvelle offensive vietminh dont l'éventualité n'est pas exclue. En même temps que M. Letourneau installait le général de Lattre de Tassigny dans ses nouvelles fonctions de haut commissaire, des détachements de tirailleurs sénégalais et d'infanterie coloniale étaient débarqués et acheminés vers les centres qui leur ont été assignés.



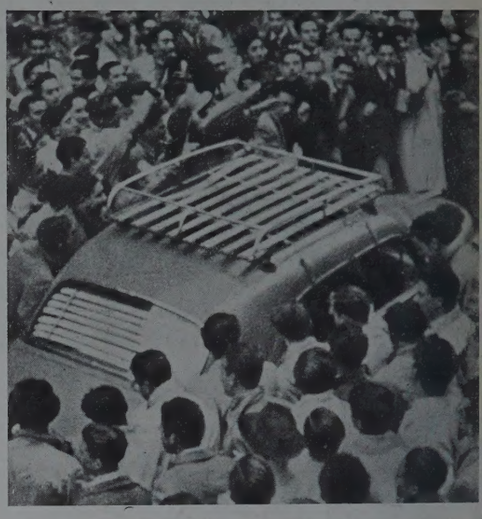
CES PHOTOGRAPHIES, QUE NOUS A FAIT PARVENIR NOTRE CORRESPONDANT DE GUERRE PAUL MOUSSET EN MÊME TEMPS QUE L'ARTICLE QUE NOUS PUBLIONS PLUS LOIN, SYMBOLISENT L'ÉTROITE LIAISON QUI EXISTE ENTRE LA GUERRE D'INDOCHINE ET CELLE DE CORÉE : LE PAQUEBOT « ATHOS-II » CONDUISANT VERS FUSAN LE BATAILLON FRANÇAIS DE L'O. N. U. A LAISSÉ AU CAP SAINT-JACQUES DES TROUPES FRAICHES QUI, TRANSBORDÉES SUR L' « ESPÉRANCE », ONT REMONTÉ LA RIVIÈRE DE SAÏGON POUR ALLER RENFORCER NOTRE DISPOSITIF DANS LE SUD-VIETNAM.

ACTUALITÉS MONDIALES DE

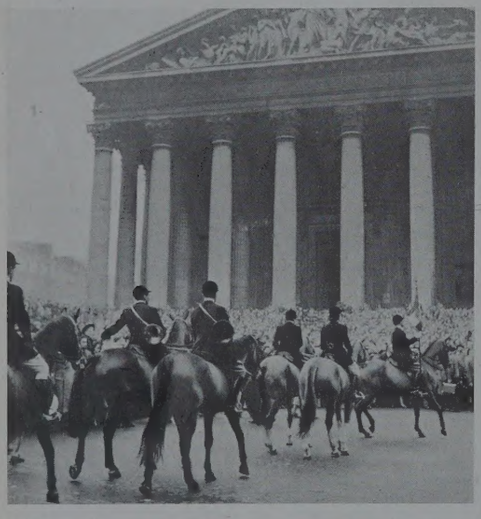
NAPLES. Fidèles à la tradition, des cornemuseurs sont venus, en jouant et en chantant des cantiques, annoncer les fêtes de la Nativité aux petits malades qui sont soignés dans le vieil hôpital des Pèlerins.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

LONDRES. Réuni à Lancaster House pour l'étude technique du plan Spofford, le Comité des chefs militaires atlantiques a approuvé le rapport commun sur l'intégration des unités allemandes dans la défense atlantique dont l'organisation devait être mise au point à Bruxelles par le Comité des douze ministres.



MADRID. Plusieurs centaines d'étudiants qui ont longuement manifesté pour réclamer le retour à l'Espagne de Gibraltar détériorent quelque peu une voiture britannique qui s'était engagée dans la foule.



PARIS. Des équipages de chasse ont traversé la capitale de la porte Maillot à la Madeleine, où, rassemblés sur le parvis, ils ont reçu une bénédiction avant d'entendre la messe de Saint-Hubert.

ATHENES. Venant de Malte à bord d'un navire de guerre accompagné du bâtiment que commande le duc d'Edimbourg, la princesse Elizabeth a séjourné dans la capitale grecque, où elle a été accueillie par le roi.

SATORY. Près du terrain où, en 1897, l'appareil de Clément Ader s'éleva du sol une première fois M. Maroselli, secrétaire d'Etat, a inauguré une stèle commémorative de cette grande date de l'histoire des ailes.

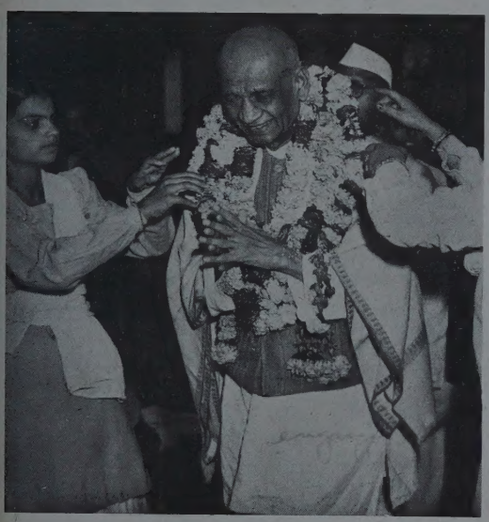
PARIS. L'hiver commence à faire sentir ses rigueurs aux Parisiens et la neige a fait une apparition discrète sur la capitale. Voici un aspect d'Auteuil sous cette chute dont les traces s'effacèrent vite.

BRUXELLES, qui, à l'approche de Noël, flamboie de lumières, a reçu officiellement pour la première fois en son hôtel de ville le prince royal Baudouin. Le maréchal Montgomery assistait à cette cérémonie.

PARIS. L'équipe militaire qui effectuera le rallye Alger-Le Cap a présenté à Ermenonville son matériel, notamment une nouvelle voiture française qui, dit-on, surclasse l'ancienne « jeep » américaine.

LA SEMAINE

PALERME. Des savants français ont effectué un prélèvement sur les laves qui ont ravagé les pentes de l'Etna. Ils pourront ainsi, grâce à Zoé, la pile atomique, calculer la radio-activité de la lave.



BOMBAY. Des funérailles nationales ont été faites au sardar Patel, vice-premier ministre et ministre de l'Intérieur, le chef le plus populaire de l'Inde nouvelle, emporté à soixante-quinze ans par une crise cardiaque.

SINGAPOUR. De sanglantes émeutes ont éclaté à la suite d'un arrêt de la Cour suprême annulant le mariage d'une jeune Hollandaise avec un musulman malais. Il y a eu vingt morts et de nombreux blessés.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Quand je suis par trop las, par trop inquiet et que l'avenir de notre civilisation m'apparaît par trop chargé de sombres nuées, je demande à mon ami Julien Cain la faveur d'aller, une fois de plus, avec lui, visiter notre Bibliothèque Nationale, que j'ai jadis appelée un « sanctuaire de l'esprit ».

Tout au long de ma vie, j'ai célébré le livre comme l'instrument par excellence du travail intellectuel. J'ai parcouru le monde pour rappeler à mes semblables que notre civilisation est, avant tout, la civilisation du livre. Jeune homme, j'ai, pour mille raisons qu'il est superflu d'évoquer ici, hanté les bibliothèques publiques. Plus tard, j'ai constitué, jour après jour, une bibliothèque personnelle qui est mon lieu de travail et de méditation. J'ai proposé, de la culture, cette définition que les amateurs de livres ne rejetteront pas : « La culture est ce qui nous permet d'aller retrouver les choses où elles sont. » J'ai ordonné mes efforts pour, en toutes circonstances, servir la cause du livre, montrer l'importance et la souveraine vertu du livre. Et c'est bien pourquoi, en parcourant, des combles aux fondements, notre Bibliothèque Nationale, je sens ma ferveur se réchauffer, en dépit des traverses, en dépit des angoisses.

A dire vrai, la Bibliothèque Nationale est, heureusement, une institution en pleine croissance. Elle n'est pas seulement une admirable collection de livres, elle tend à satisfaire de mieux en mieux les divers besoins des travailleurs de l'esprit, des chercheurs, des savants et des curieux. Elle reçoit, dès la porte principale, les livres du Dépôt légal, ce qui exige une stricte et scrupuleuse méthode. Elle classe aussitôt les ouvrages reçus ou achetés. Remarquable est le service du catalogue, grâce auquel il nous est possible de nous diriger dans cette forêt du savoir humain. A côté des salles réservées à la lecture des livres, se trouve l'immense département des périodiques. Est-ce tout? Non, certes. C'est à la Bibliothèque Nationale que l'homme d'étude peut aussi consulter les cartes et les plans géographiques. C'est là que le musicien trouvera toutes les partitions des auteurs qu'il aime. Et cette fois, est-ce tout? Que non pas! A qui visite la Bibliothèque Nationale je dis : « N'oubliez pas de voir le cabinet des estampes, les manuscrits, les médailles, les réserves. N'oubliez pas que de belles salles sont réservées aux expositions et que les expositions se succèdent sans arrêt, pour la plus grande gloire de notre pays et de l'humanité. Et puis, pendant que vous serez sur place, demandez à visiter les ateliers de reliure, le service photographique, le service des ventes, où vous trouverez d'admirables reproductions. Et, si vous le pouvez, quittez Paris et allez voir l'annexe de Versailles. »

Il a fallu, évidemment, trouver de la place : les palais compris entre la rue de Richelieu, la rue des Petits-Champs, la rue Vivienne et la rue Colbert ne pouvaient plus contenir tous nos trésors. On a commencé par creuser, par gagner en profondeur. Puis, sans modifier l'aspect extérieur de ces édifices illustres, on a disposé l'espace interne en vue d'une utilisation technique et rationnelle. Enfin on a construit l'annexe de Versailles qui est reliée à la maison mère par des véhicules rapides.

A cette maison mère, diverses autres bibliothèques se trouvent annexées. La « Réunion des bibliothèques nationales » forme un organisme cohérent, propre à servir le pays tout entier. Ajouterai-je qu'il existe une Société des amis de la Bibliothèque Nationale et que cette société aide la maison mère à découvrir les pièces remarquables, à les acquérir, à les reproduire? Les devoirs qu'elle assume sont comparables à ceux de la fameuse Société des amis du Louvre.

Julien Cain, administrateur général de la Réunion des bibliothèques nationales, est depuis longtemps l'artisan de cette œuvre exemplaire. J'aime à le voir dans son domaine. Quelle foi ! Quelle invention ! Et je n'oublie pas, en le suivant de salle en salle, qu'il est un des grands blessés de la première guerre mondiale, qu'il a, pendant la seconde guerre, connu les prisons et les bagnes des Nazis. Par bonheur, il est là. Par chance pour nous tous, il est de nouveau à son poste, infatigable, dirait-on. Non point consumé, mais exalté par sa noble tâche.

Si le suprême devoir des hommes est, comme je le crois, d'arracher quelque chose à la destruction et à l'oubli, les administrateurs et les serviteurs de nos grandes bibliothèques ont bien mérité de la patrie, bien mérité de la civilisation. Il m'arrive, quand je traverse les salles, les magasins et les cours de cette grande basilique du livre, il m'arrive de rêver à des maximes épigraphiques, à de ces inscriptions que l'on grave dans la pierre ou le bronze. J'en vais proposer une : « La vie disperse, l'homme sage rassemble. »

POUR SAUVER LA LIBERTÉ

L'HEURE DES DÉCISIONS

En cette fin d'année lourde de soucis, l'installation du général de Lattre de Tassigny comme haut commissaire en Indochine ouvre du moins une phase nouvelle dans le drame extrême-oriental. C'en est fini d'une déprimante dualité entre des fonctionnaires paralysés par les contradictions d'une politique incertaine et des chefs militaires impuissants à obtenir de Paris des directives et des moyens. A l'éparpillement de l'autorité se substitue enfin l'action d'un chef responsable et muni des pouvoirs nécessaires. Le gouvernement, par surcroît, a fait un choix heureux en mettant à pareil poste un chef dynamique, qui doit un prestige mérité aux belles qualités dont il a fait preuve à la tête de cette I^re^ armée que le général de Gaulle lui avait confiée.

On saura gré au général de Lattre de Tassigny d'avoir courageusement accepté une mission qui consiste non seulement à adapter l'effort militaire indochinois aux circonstances nouvelles du drame asiatique, mais à opérer un redressement dans tous les domaines et à ranimer la confiance parmi les populations vietnamiennes qui commençaient à douter de nous.

La tâche n'est certes pas de tout repos ! Le calme apparent qui règne dans le delta doit d'autant moins faire illusion que l'attitude des Chinois communistes à la frontière vietnamienne reste liée à l'évolution des événements de Corée. L'affaire d'Indochine ne doit donc pas être examinée du seul point de vue des intérêts de la France et de sa présence ; elle s'inscrit dans le règlement du problème extrême-oriental, ce qui rend indispensable une parfaite unité de vues des puissances démocratiques sur l'action à mener dans tout le sud-est de l'Asie.

Or la politique des alliés occidentaux a trop longtemps souffert, elle aussi, de ce défaut de cohérence et de cette dispersion des conceptions et des volontés dont nous avons subi les effets en Indochine.

En regard, l'agression en Corée et l'entrée en jeu des forces chinoises nous ont montré une fois de plus la supériorité tactique des dictatures qui poursuivent implacablement la réalisation de leurs desseins conquérants tandis que les démocraties hésitent à incliner leurs intérêts et leurs égoïsmes devant l'impérieuse nécessité d'une commune défense. Tandis qu'elles discutent, leurs adversaires agissent et marquent sans cesse de nouveaux points : la marche sur Lhassa, les émeutes de Singapour, la brusque évolution de l'Iran vers Moscou en apportent le témoignage.

Si elles n'ont pu effacer complètement les divergences sur le règlement du problème asiatique, les conversations Truman-Attlee ont du moins endigué le courant de panique, de démission et de neutralisme déclenché par la retraite en Corée des forces des Nations Unies.

Pas d'abandon, pas de démission en Asie, pas de prime à l'agression, il reste, MM. Truman et Attlee l'ont confirmé, que la mise en état de la défense occidentale constitue la tâche primordiale. Là encore, sous la poussée du danger commun, les divergences sont en voie de s'apaiser, ce qui a facilité l'accord sur l'intégration des forces allemandes dans la défense européenne au Comité militaire du pacte atlantique. Première conséquence de l'accord, le général Eisenhower va venir prendre le commandement suprême des forces atlantiques, tandis qu'à Bruxelles M. Dean Acheson participe avec les autres ministres des Affaires étrangères à la mise au point de l'accord sur le réarmement. Oserons-nous formuler le vœu que la France, sur qui repose en premier lieu la défense continentale et qui va consentir de lourds sacrifices pour accroître son potentiel de sécurité, ne soit pas, en la circonstance, traitée en nation de seconde zone ?

A LAKE-SUCCESS, M. VYCHINSKI SOUTIENT, DANS SES EFFORTS POUR OBTENIR L'ÉVACUATION DE...

EN CORÉE

LE BATAILLON FRANÇAIS A FUSAN

par notre correspondant de guerre
PAUL MOUSSET (*)

Fusan, Corée, décembre 1950.

Sans Fauconnier ou Somerset Maugham la Malaisie exercerait sur les imaginations peu d'emprise. Du moins le pensait-on en apercevant la côte basse, terne, mamelonnée, monotone, émergeant des eaux striées de pluie du détroit de Malacca. La péninsule malaise possède néanmoins un charme un peu spongieux. Aucun des passagers de l'*Athos-II* ne fut à même d'en pénétrer les mystères. Les Anglais refusèrent au bataillon français de Corée de descendre à terre. Ils le consignèrent à bord. De plus, ils exigèrent que le bar fût fermé. C'est tout juste s'il fut permis au paquebot de « mazouter ». L'opération eut lieu à quelques encâblures de Singapour, le long d'un quai de la petite île de Poulo Boukoum, par une chaleur rappelant soudain l'existence de l'équateur à moins de 130 kilomètres de là. Et toute la nuit les prisonniers de l'*Athos-II* arpentèrent les ponts dans l'humidité étouffante de cette partie du monde cependant que de la terre montaient ces odeurs d'essence, de tabac blond, de caisses de sapin et de graisse refroidie qui dominent en quelque endroit de l'Extrême-Orient où des Anglais se trouvent.

Pourtant, de la mer, les superstructures de bateaux coulés évoquaient les furieux combats navals de la dernière guerre. Nulle part ces vestiges d'actions récentes n'étaient plus nombreux qu'au cap Saint-Jacques, à l'embouchure de la rivière de Saïgon. Le paquebot y relâcha quelques heures, le temps de débarquer les Sénégalais, les marsouins, les civils qui se rendaient en Indochine. Pour la première fois depuis le départ de Marseille, le bataillon de l'O. N. U. reçut la visite de Français de l'endroit. Représentant le général Carpentier, le général Landouzy monta à bord. Quelques officiers d'état-major en calots aux couleurs vives l'accompagnaient, et aussi des fonctionnaires, des professeurs de Saïgon ou de Pnom-Penh. Des amis qui ne s'étaient pas rencontrés depuis longtemps tombèrent dans les bras les uns des autres. Et les nouvelles, les commentaires de s'échanger. Ainsi apprenait-on que la tragique affaire de Caobang avait coûté aux Viets une dizaine de milliers de morts ; que, sur l'attitude du commandant du poste de Langson, les avis se trouvaient plus que partagés. Telle était l'animation que l'on avait peine à s'imaginer la lutte qui se poursuivait, toute proche. Pourtant, quand le petit stationnaire l'*Espérance*, bondé de monde, reprit sa route, nul n'ignorait que remonter la rivière de Saïgon sous-entendait de nombreux dangers.

NAVIGATION DANGEREUSE

Cependant l'*Athos-II*, qui avait embarqué des tonnes et des tonnes de munitions, s'engageait dans la dernière phase de son long voyage. La présence de ces explosifs interdisait toute nouvelle escale dans quelque port que ce fût. A la surprise générale, le commandant, qui se voyait dès lors imposer son itinéraire, mit cap au sud durant plusieurs heures. Puis il vira à l'est. Il remonta enfin vers le nord. Toutes mesures, affirma-t-on, dictées par la raison suprême de la sécurité. Le lendemain, alors que le paquebot filait ses treize nœuds sur une mer à la longue houle calme, par une température à peine rafraîchie, un croiseur léger fut signalé à quelques milles. S'agissait-il là d'un de ces navires de guerre qui devaient, disait-on, nous escorter jusqu'en Corée, ou plutôt jusqu'au Japon, puisque, déclarait-on sur la passerelle du commandant, nous nous rendions à Sesabo, près de Nagasaki ? Non, ce n'était qu'un Anglais qui nous demanda notre nom avant de disparaître. Disons-le tout de suite : en dépit des rumeurs relatives à des torpillages possibles, à des attaques aériennes, au danger de mines flottantes, l'*Athos-II* à aucun moment ne bénéficia de la moindre escorte. Sans doute les dieux le protégeaient-ils. Rien ne se produisit.

L'ARRIVÉE SOUS LA PLUIE

Peu à peu les journées, les nuits devinrent moins lourdes. Les chemises de toile le cédèrent à celles de laine. Des pantalons remplacèrent les shorts. Le 28 novembre enfin — car entre temps le commandant avait reçu des instructions nouvelles — le paquebot arriva en Corée, devant Fusan. Vision sinistre. Il pleuvait à torrents. Le froid était vif ; la mer, mauvaise. Des lames courtes, sèches, méchantes succédaient à des paquets d'eau salée qui inondaient l'avant de l'*Athos-II* et trempaient des pieds à la tête hommes et officiers avides d'émotions. (L'expérience leur prouva d'ailleurs que, loin de rétrécir une fois mouillé, le drap de leurs uniformes s'élargissait dans des proportions inattendues.) Tout près : la côte. Une côte escarpée où les collines faisaient suite aux récifs ; les montagnes, aux collines. Seules teintes : le noir opaque, le gris le plus sombre. « Nous avons été victimes des affiches en couleurs sur l'Extrême-Orient », soupira quelqu'un. Dès lors se posa la question : « Atterrirait-on sans tarder ? Attendrait-on le lendemain ? La réponse arriva bientôt de terre : l'ordre d'entrer dans le port serait donné en temps utile. Aussi toute la nuit, dans ce détroit qu'on prétendait truffé de mines, l'*Athos-II*, ses passagers et sa cargaison firent-ils « le bouchon » sur une mer de plus en plus vicieuse.

... LA CORÉE PAR LES FORCES DES NATIONS UNIES, LE GÉNÉRAL WU, DÉLÉGUÉ DE LA CHINE.

On dormit peu jusqu'à l'aube, où soudain l'*Athos-II* piqua sur le port. Le temps était beau, beau pour Fusan à cette époque de l'année : une pluie fine, pénétrante, au lieu des bourrasques de la veille. En outre un froid sensible permettait d'augurer bien des températures régnant au nord de la péninsule. L'accueil de Fusan au bataillon vint heureusement réchauffer les cœurs. Avouons-le : si les Français de l'*Athos-II* ne sont pas alors morts de rire, plus rien ne saurait les atteindre vraiment.

Car tandis que le bateau se rangeait le long du wharf trois fanfares se démasquèrent soudain. Des fantassins, des marins sud-coréens composaient les deux premières ; des nègres américains, la troisième. Les airs exécutés par eux avec un sens très sûr ou très personnel du rythme rappelaient ceux accompagnant à Medrano l'entrée de l'écuyère. Malade de joie, courbé sur la lisse, le bataillon réclamait des boogie-woogie, la Raspa. On les lui donnait aussitôt. Ces musiciens encadraient une demi-douzaine de Coréennes en kimono, sans beauté, qui agitaient des mouchoirs ou tenaient dans leurs bras des bouquets de fleurs jaunes : des chrysanthèmes de sureroît. Au bout d'un certain temps, un Coréen (chapeau de feutre, bandes molletières) surgit, qui remit aux femmes de petits drapeaux tricolores. Jusqu'à la fin des cérémonies, qui furent interminables — elles les brandirent consciencieusement. « Si les Chinois arrivent jusqu'ici, j'en connais qui seront tondues pour collaboration », remarqua un soldat.

(*) Voir *France-Illustration* du 18 novembre et du 9 décembre 1950.

LE PRÉSIDENT TRUMAN ET MM. ACHESON...

jamais ; appareil, accessoires et tous les films de la journée ayant mystérieusement disparu durant le trajet que nous fîmes avec lui entre Fusan et Tokio.

VOICI LE CHEF !

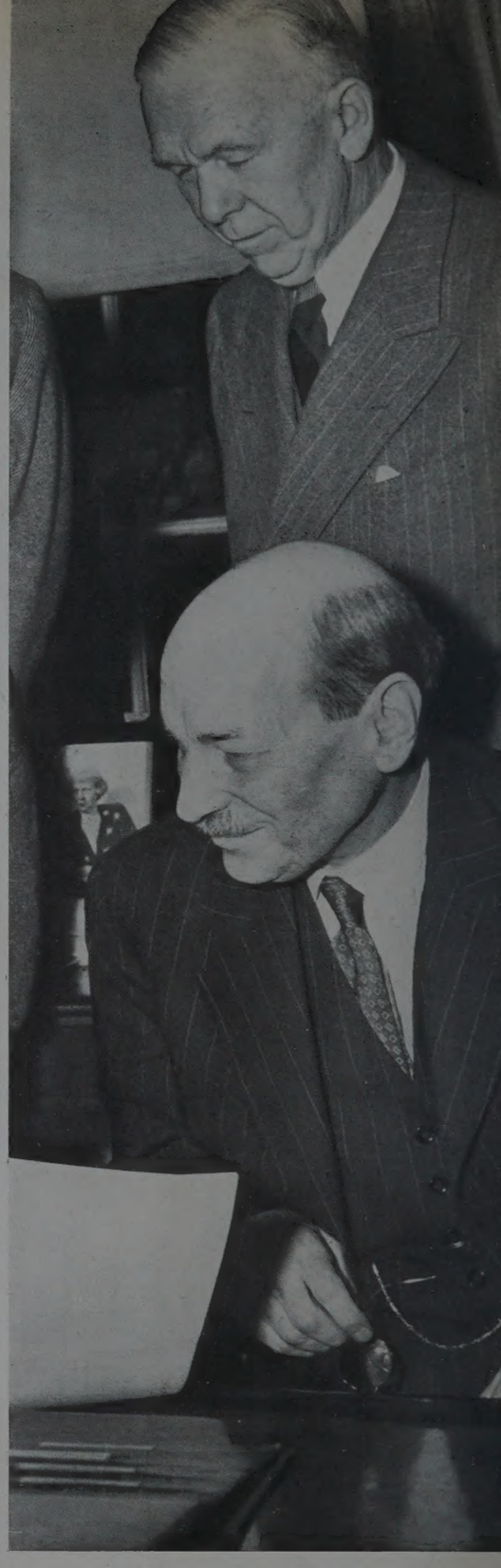
Au moment où des Américains interrogés sur la situation militaire en Corée la déclaraient « critique », des acclamations retentirent. Droit sous son béret noir, le général Monclar apparaissait sur le quai. Ce fut vraiment une minute émouvante que celle où ces hommes qui venaient de passer trente-trois jours en mer saluèrent celui sous les ordres duquel ils avaient choisi de se battre. Peu après le général se trouvait parmi eux. Déguisés plus ou moins en explorateurs polaires, trois correspondants de guerre français lui emboîtaient le pas.

Les paroles qu'il prononça quand notre chargé d'affaires à Séoul, M. Brionval, eut accueilli le bataillon furent dans ce style paternel et direct que connaissent bien ses anciens légionnaires. S'il mit ses auditeurs en garde contre certains périls qui ne doivent rien à la guerre, il insista sur le fait que l'encerclement d'une unité n'est qu'un des aspects des conflits modernes. Il vanta le courage, la science manœuvrière des Marines, de la 1re division de cavalerie américaine, des brigades anglaise et turque. Il déclara faire confiance aux soldats confirmés que sont les volontaires du bataillon. En terminant, il ajouta qu'après dix heures de train (deux eussent suffi il y a quelques mois) un camp hébergerait ses hommes en attendant qu'on les envoyât sur le front.

EN AVION VERS TOKIO

Dans le courant de l'après-midi une jeep nous emportait, Philippe Daudy et nous-même. Afin d'exercer notre mission de correspondant de guerre, des papiers devaient être régularisés à Tokio. Par miracle il ne pleuvait plus. Les rues de Fusan s'étaient remplies de Coréens, si semblables à leur image de toujours qu'on se croyait l'objet d'un sortilège : vieillards barbus, en robes blanches, coiffés du haut de forme conique ; femmes portant leur enfant sur le dos, enfants déguenillés... Par des routes défoncées la voiture sautait le long de rizières. Elle croisait des processions d'Asiatiques aux visages fermés, anxieux visiblement. Certes la guerre ne s'était point fait sentir jusque-là. Une angoisse planait pourtant dans l'air. Puis, à travers des lacs de boue, non loin d'une de ces criques charmantes où naguère on se baignait encore, on gagnait un aérodrome. Des montagnes l'entouraient, montagnes violettes, montagnes piquetées de pins, montagnes roussâtres en dos de chameau. Un avion nous emportait, puis un camion, puis, sous une pluie battante, un nouvel avion. Là, assis sur notre parachute, nous somnolions tandis qu'à nos côtés, sa petite machine à écrire sur les genoux, Philippe Daudy combattait la fatigue pour taper son article.

Depuis le départ du bateau il s'était écoulé quatorze heures quand nous atteignîmes Tokio. Le *Press-Club* nous y donna un lit dans une chambre déjà encombrée de journalistes anglais, américains, australiens, tures. Les nouvelles du front étaient de plus en plus sombres. Washington avait annoncé pour le lendemain une déclaration du président Truman.



... ET MARSHALL CONFÈRENT AVEC M. ATTLEE.

DÉFENSE DE PHOTOGRAPHIER

Ici, une parenthèse : aucune scène plus que celles-ci ne méritait d'être fixée sur la pellicule. Mais, sous peine de confiscation de l'appareil et de toutes les sanctions possibles, interdiction de photographier. A peine arrivés, des officiers américains en bonnets de fourrure, montés à bord les premiers, l'avaient annoncé sans ambages. (Bien que chacun eût été vacciné et revacciné, ils avaient également décrété que tout le monde le serait de nouveau.) Pour des raisons diverses il était difficile à l'envoyé spécial de *France-Illustration* de braver les consignes. Du moins plaçait-il son espoir dans Philippe Daudy, de l'Agence France-Presse, qui, fort des privilèges d'un journaliste hautement accrédité, ne laissait point chômer son Leica. Hélas ! ses photographies ne paraîtront

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES NATIONS UNIES S'EST AJOURNÉE SANS QU'AIT ABOUTI LE PROJET DE TRÊVE EN CORÉE. LES CHINOIS COMMUNISTES QUITTENT LAKE SUCCESS ET, LE 16 DÉCEMBRE, A WASHINGTON, LE PRÉSIDENT TRUMAN PROCLAME L'ÉTAT D'URGENCE NATIONALE.

MENACES SUR L'INDOCHINE

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

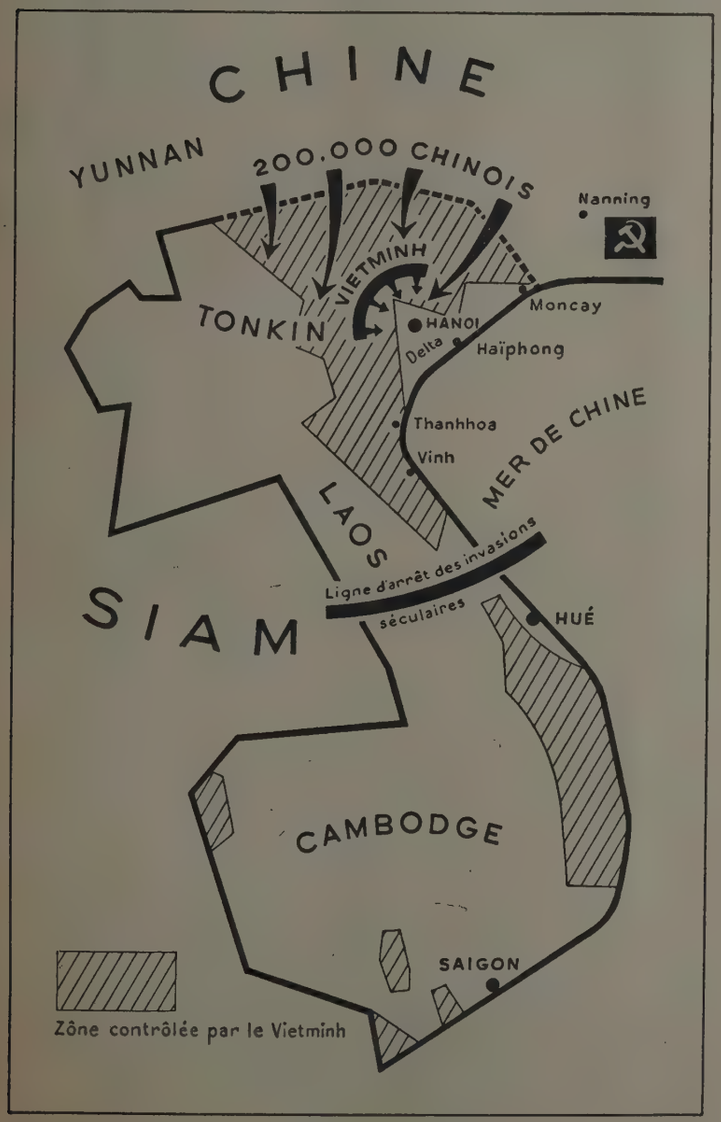
Au moment où il prend pied en Indochine, le général de Lattre de Tassigny, qui vient, selon sa propre expression : « Soldat, tenir la parole de la France », aura à faire face à une situation locale inquiétante. Des préparatifs d'offensive vietminh ont été, depuis un mois, décelés au Tonkin. L'état-major s'est efforcé jusqu'ici de détruire ce que l'ennemi amassait pour sa fameuse offensive. Il s'agissait de la retarder jusqu'à l'arrivée de nos propres renforts, jusqu'au delà d'un délai critique s'étendant jusqu'au 15 janvier. L'aviation devait aussi profiter des derniers beaux jours, avant que s'établisse le fameux « crachin ».

Au fur et à mesure que les semaines s'écoulaient, la confiance revenait dans les troupes françaises. Récemment, il n'était guère de soldat qui ne dise : « Que les Vietminh descendent sur le delta et ils seront drôlement reçus. On tiendra le coup, à condition naturellement que les Chinois ne s'en mêlent pas. »

Ce bel optimisme s'est arrêté net il y a trois semaines devant les menaces de Chou En Lai et plus encore devant les événements de Corée. Brusquement, en ce Tonkin, au bout du monde, il y eut le sentiment de la fatalité — celle d'une Chine ennemie d'où pouvait déferler la marée humaine, et aussi celle de la souricière que pouvait devenir pour nos unités acculées ce delta sans espoir, et si loin, si loin...

L'Indochine connaît des heures graves. On se demande si la tempête qui ravage la Corée ne va pas s'étendre sur tout le pourtour de la Chine, à commencer par le Tonkin. L'inquiétude récente, mais essentielle, est celle-ci : est-ce que les armées chinoises interviendront dans le delta comme elles l'ont fait au Pays du matin calme ?

Les nouvelles qui arrivent de Chine sont malheureusement mauvaises. Tout se passe comme si les communistes mettaient sur pied de guerre les provinces maritimes, et surtout les provinces frontières limitrophes de l'Indochine. La propagande, déchaînée là-bas jusqu'à présent contre les Américains, a étendu ses violences aux Français. A Canton les agitateurs excitent les foules contre eux par de constantes accusations sur leurs prétendues violations de frontière. Un autre thème est le soi-disant martyre des ressortissants chinois en Indochine. Partout, sur les murs de la cité des Perles, est barbouillé ce slogan : « Nous couperons les pattes sanglantes de l'impérialisme français. »



Actuellement, il n'y a plus de doute : les Vietminh peuvent compter sur une complicité chinoise toujours croissante. Il est désormais établi que les campagnes militaires vietminh au Tonkin sont déjà entrées dans le cadre d'opérations combinées sino-vietminh. Le principal chef de cette stratégie commune est le général Cheng-Kenh, qui est également le gouverneur du Yunnan. Mais, pour les opérations d'Indochine, le général Cheng-Kenh a établi son P. C. — lequel comprend plusieurs conseillers russes — dans la ville chinoise de Nanning, au Kouang-Si.

J'ai déjà parlé, dans un article précédent, de l'aide matérielle en armes et en ravitaillement ainsi que de l'instruction en Chine des unités vietminh. Cependant, en vue de l'assaut du delta, il semble que les Chinois accroissent l'importance des préparatifs, notamment pour les troupes. Actuellement sont constitués dans la région de Canton des corps de « volontaires internationaux » pour l'Indochine. Ces prétendus « internationaux » sont, en vérité, recrutés parmi les anciennes guérillas communistes connues sous le nom de la colonne des deux Kouangs (il s'agit du Kouang-Toung et du Kouang-Si). L'effectif total de ces brigades rouges se montera à environ 25.000 hommes. Selon certains renseignements, non confirmés il est vrai, il y aurait déjà en territoire tonkinois des unités chinoises spéciales, entraînées pour la guerre contre les Français et constituées d'anciens soldats nationalistes encadrés par des communistes du Yunnan.

On note aussi certains mouvements inquiétants des troupes régulières chinoises de l'autre côté de la frontière. Précédemment les régions chinoises limitrophes étaient tenues par des éléments de la IIe armée de campagne. Seule la région côtière du Kouang-Toung, derrière la dernière antenne française de Moncay, était occupée par des unités de la IIIe armée, celle du général Cheng-Yi. Or depuis quelques semaines les troupes de la IIe armée se sont concentrées au Yunnan. Mais, au fur et à mesure, elles étaient remplacées dans le Kouang-Si par de nouvelles formations de la IIIe armée. Actuellement l'effectif global des forces chinoises régulières à proximité de la frontière a dépassé 200.000 hommes, qui, en cas d'invasion de l'Indochine, seraient répartis entre deux axes essentiels d'attaque : l'un à partir du Yunnan, l'autre du Kouang-Si.

Dans les conditions actuelles il est certain qu'une offensive ennemie serait appuyée par des soldats chinois. On ignore seulement si l'on assisterait à une avalanche brutale des divisions de Mao Tse Toung ou si le gouvernement communiste se bornerait à envoyer des éléments particuliers comme les corps de volontaires internationaux dont nous venons de parler. De toute façon, il est à craindre, en cas de résistance française tenace, que les Chinois ne jettent dans la mêlée de nouvelles unités, jusqu'à ce que le corps expéditionnaire soit submergé.

Les officiers français du Tonkin croient que l'attaque ennemie sera montée de façon à être victorieuse dès le début. « Très probablement, m'a confié un lieutenant, l'offensive sera sino-vietminh. L'adversaire connaît exactement nos effectifs et nos moyens : il n'a qu'à calculer ce qu'il lui faut pour nous écraser. Quand il aura accumulé les moyens nécessaires il portera le grand coup. Au fond, dans ce pays, on peut à peu près deviner l'avenir. Ce qu'on ne peut pas prévoir, c'est le temps et le moment de l'exécution. Cela peut être dans quelques jours, cela peut être dans plusieurs mois. Le choix du moment par l'ennemi dépend d'éléments si divers que l'on ne connaît pas ! Cependant, du côté français on ferait bien d'envisager dès maintenant l'hypothèse de l'assaut massif et brusqué, de façon à éviter une surprise catastrophique. Car il sera trop tard quand les services de renseignements signaleront des concentrations chinoises anormales, exécutées en vue de l'agression. »

Ainsi, le général de Lattre de Tassigny prend les rênes militaires et civiles en Indochine en plein drame asiatique. L'expulsion totale des Américains de Corée poserait automatiquement la question de l'évacuation du Tonkin, qui risquerait de se transformer en une immense souricière. D'un jour à l'autre la Chine peut déclencher la guerre. Dans cette hypothèse il est évident qu'il faudrait se retirer du delta tonkinois avant le déferlement des troupes de Mao Tse Toung. Il est probable que la défense de l'Indochine serait alors reportée sur la ligne naturelle d'arrêt, à l'endroit où la péninsule indochinoise est considérablement rétrécie, entre la côte d'Annam et le Mékong. C'est le front classique de défense depuis des millénaires contre les invasions venues du Nord. Cette ligne est en effet appuyée sur des massifs sauvages qui sont des barrières difficiles à forcer. Mais alors on pourrait craindre que ce front ne soit tourné par des troupes chinoises dévalant, à partir du Yunnan, dans l'immense trouée qu'est la plaine siamoise. Déjà, le Siam est menacé par une immense cinquième colonne formée par une population chinoise de six millions d'habitants, dont la plupart sont déjà acquis à Mao Tse Toung. Le Siam est le carrefour vulnérable du Sud-Est asiatique, par où la menace peut brusquement surgir contre Singapour ou Saïgon. L'éventuel front français d'Annam devrait donc être couvert sur ses arrières, au Siam, par des troupes anglo-saxonnes.

D'une façon plus générale, il est évident que le destin français en Indochine est lié aux décisions américaines. Si un Munich asiatique se produisait, si les Etats-Unis, dans une sorte de désespoir, devaient abandonner le continent jaune, la France ne pourrait continuer la lutte qu'elle mène depuis cinq ans au Vietnam, au Cambodge et au Laos. La démission de l'Amérique signifierait le retrait immédiat du corps expéditionnaire français. Dans les circonstances où se trouve actuellement l'Asie, la défense de l'Indochine ne peut être assurée que dans le cadre plus large d'une stratégie commune pour le Sud-Est. Il est donc probable que le général de Lattre de Tassigny s'efforcera, en cette heure extrême, de conclure ce pacte du Pacifique qui devrait exister depuis longtemps.

LE RÉARMEMENT DE LA FRANCE

par le général DE MONSABERT

Au moment où la Conférence des Douze à Bruxelles vient de faire le point sur la défense occidentale et sur l'intégration de forces allemandes dans une armée européenne, le général de Monsabert nous adresse le premier article d'une série où il étudie les moyens d'action de l'armée française par rapport à la tâche qui doit lui être dévolue.

La recherche des responsabilités à la suite des pénibles événements du haut Tonkin a, semble-t-il, tôt fait de tourner court. Evidemment, on pourra dévoiler encore quelque faute commise dans l'exécution de telle ou telle partie d'une mission difficile, mais on n'aura garde de pousser plus loin l'examen, de peur d'être obligé d'aller jusqu'au fond du problème.

Les responsables ne sont-ils pas ceux dont la politique a créé dans le pays le pire des climats et qui ont soutenu sans même l'avouer une guerre lointaine avec un budget du temps de paix, une armée nationale qu'on ne cessait de réduire et des dépenses militaires qui supportaient seules les compressions de crédit ?

On pense au commandement local, placé, faute de moyens et d'effectifs, devant le plus cruel dilemme : ou maintenir un dispositif dangereusement exposé au risque de voir s'écrouler avec lui notre occupation et notre autorité ou bien courir le risque de le regrouper coûte que coûte pour être assuré de tenir au moins la zone la plus importante dans un périmètre mesuré à l'effort consenti et aux dangers grandissants.

Au moment où, la crise venue, on ne sait plus où trouver sans délai les renforts en hommes, en cadres et en matériel nécessaires pour redresser la situation et relever notre prestige, ne serait-il pas de la première honnêteté de reconnaître que le pays est responsable parce qu'il n'a pas su prévoir ?

Combien plus graves encore ses responsabilités devant les perspectives ouvertes par le retournement de la situation en Corée ! Crise d'Indochine et danger en Europe viennent de poser d'un seul coup, dans toute son urgence et dans toute son ampleur, le problème du réarmement de la France.

Nous mesurons ainsi les conséquences inéluctables de la crise aiguë de notre armée et de l'état d'impréparation de notre Défense nationale que nous avons cru devoir dénoncer en son temps (1).

Il n'est que de reprendre les conclusions de notre précédent examen : pas de chef ni d'organisme responsable à la tête de notre Défense nationale ; pas d'organisation hiérarchique du commandement ; pas d'organisation de l'armée à vues lointaines, et en fonction d'une politique déterminée ; pas de politique française définie, affirmée et poursuivie avec résolution.

Au moment où le réarmement de notre pays semble devoir entrer enfin dans la voie des réalisations, il paraît indispensable de faire le point.

Les tergiversations durant deux longs mois autour de la désignation d'un chef suprême en Indochine, les difficultés rencontrées dans tous les domaines pour résoudre les questions qui se rapportent à ce théâtre, les pouvoirs mêmes donnés à M. Letourneau pour coordonner l'action des différents ministères dans le cadre de ce problème prouvent jusqu'à l'évidence la carence totale de notre système de Défense nationale. Ce n'est pas un secrétariat général qui peut y suppléer, non plus que la désignation d'un ministre coordinateur chaque fois qu'un théâtre s'ouvrira. Ce qui manque, c'est, à n'en pas douter, auprès du président du Conseil responsable, un haut commissaire de la Défense nationale susceptible de prévoir et de suivre l'ensemble des questions de sécurité et de proposer les moyens d'y parer dans tous les départements ministériels.

La reconstitution en cours de notre armée souffre de la même absence d'organisation de haut commandement. Est-il concevable, étant donné la gravité d'une crise internationale dont nul ne peut prévoir l'issue, que la France ne dispose pas encore du chef interarmées et interthéâtres d'opérations chargé de mettre au point une solution militaire en précisant les conséquences qui doivent en résulter dans tous les domaines de la Défense nationale ?

Faute d'avoir rétabli pour chacune d'elles le poste de chef d'état-major général inspecteur général de chaque armée : terre, mer, air, aucune d'elles n'a de chef vraiment responsable ayant autorité sur tout son personnel.

Pourtant la primauté du commandement, son indispensable responsabilité sont les éléments essentiels d'une organisation rationnelle, car elles conditionnent l'unité de doctrine et la discipline intellectuelle sans lesquelles il n'y a pas d'armée cohérente. Et nous touchons là au vice profond de nos actuelles institutions militaires, vice qui s'étend jusqu'au bas de l'échelle, à la discipline tout court.

Un jugement militaire sain — ce qui est la tâche propre du chef — s'établit dans la hiérarchie des avis et compte tenu de toutes les données qu'il appartient aux états-majors de réunir. Le technicien et le praticien y jouent chacun son rôle. Le choix des matériels n'est pas pure affaire d'imagination et de découvertes scientifiques ; l'exécutant du champ de bataille reste le juge suprême, car il est plus qualifié que quiconque pour connaître le véritable rendement des matériels. Ne devrait-il pas avoir également voix prépondérante dans l'indication de ses besoins ?

Art, technique, pratique, connaissance du facteur humain sont les bases de la décision suprême aussi bien dans la préparation que dans l'exécution.

Constituer des unités grandes ou petites, en déterminer la structure et l'armement avant d'avoir créé les échelons de commandement et les avoir entendus, c'est courir le risque de donner aux chefs à l'heure de l'action un instrument inadapté.

Quant à la discipline, on ne saurait l'obtenir sans hiérarchie rigoureuse et à sens unique barrant la route à toutes les intrigues politiciennes et rétablissant cette prudence d'une noblesse d'Etat qui se cantonne dans son rôle.

Les mesures annoncées pour la création et la mise sur pied de nos forces nouvelles, telles qu'elles ressortent des discours officiels, ne paraissent pas correspondre à une politique générale d'organisation de l'armée, qui d'ailleurs n'a pas encore été définie. On ne voit pas dans ces mesures la continuité indispensable entre les différentes étapes : corps de bataille, divisions de réserve, défense en surface et intérieure du territoire. C'est elle cependant qui assurera la solidité et la cohésion de l'armée française.

Il faut une idée directrice dans ces réalisations successives. Elle doit viser l'unité de l'armée dans son esprit, sinon dans sa nature. Le citoyen, depuis sa préparation prémilitaire jusqu'au dernier stade de sa participation à la défense du pays, doit sentir l'unité du service national qui lui est demandé.

Pour des luttes qui nécessitent l'adhésion du pays, il faut que la nation se sente étroitement liée à son armée. On a déjà indiqué pourquoi le recrutement régional seul pourrait permettre cette unité dans l'activité militaire en même temps qu'il faciliterait l'utilisation des compétences particulières : encore faut-il avoir une vue d'ensemble des formations successives dans lesquelles servira le citoyen français.

On parle, pour mettre sur pied vingt divisions, d'un programme échelonné sur trois ans, mais attendre ce délai pour penser aux divisions de réserve serait une erreur grave ; car, si elle se réalise par tranches, une armée nationale se définit en un seul programme qui ne doit plus être soumis aux variations de la politique. La réalisation doit répondre à un système déterminé qui conditionne toute la mobilisation et la mise sur pied des réserves.

La défense en surface, prolongée par la défense intérieure, repose aussi sur cette conception. Nos forces actives sont trop faibles pour être distraites si peu que ce soit du corps de bataille, et les possibilités de mouvement de concentration seraient dans les guerres futures considérablement réduites. La crise aurait un caractère instantané. La défense intérieure du territoire doit être le fait non d'un système qu'on a prétendu inspiré des « milices » de la collaboration, mais d'un service général des citoyens au delà d'un certain âge en vue d'assurer la protection du sol et la sécurité des moyens de vie.

C'est le but même du service national. Son efficacité repose sur la nature des affectations. Bien qu'effectué en majeure partie sous l'autorité des cadres administratifs mobilisés dans leurs fonctions, le service dans les formations locales ferait ainsi partie du service militaire.

Quant au service prémilitaire obligatoire, il est surprenant qu'il n'y soit pas encore fait allusion. C'est lui cependant qui permettrait d'activer la mise en condition rapide du corps de bataille et d'orienter la spécialisation. C'est en outre un des moyens essentiels de la préparation morale de la nation.

Il faut songer enfin, pour comprendre les nécessités actuelles, à l'état inorganique dans lequel les problèmes angoissants de l'heure ont trouvé notre armée. Il pèsera longtemps sur l'organisation en cours sans que l'on cherche pour autant à en dénoncer les responsables.

La poursuite de l'organisation de l'armée doit obéir à une véritable hantise : faire des unités pleines, cohérentes, encadrées, où soit assurée la permanence des hommes et des cadres. Les conséquences en sont profondes, car ce but ne peut être atteint sans rendre aux chefs hiérarchiques la responsabilité de la formation de leurs hommes et de leurs cadres.

Les formes prévisibles de la guerre imposent des unités à effectifs pleins. Au moment d'une crise qui prendrait la forme d'une agression brusquée de front et en surface, l'armée serait engagée dans l'état où elle se trouverait : commandement, état-major et troupes. Tout le corps de bataille devrait être en couverture. On ne fait pas d'instruction dans les unités à 50 % ; il est impossible d'y réunir trois compagnies par régiment pour des manœuvres !

Est-il besoin de souligner par ailleurs l'urgence d'une solution au problème des cadres alors qu'il faut songer — en plus de ceux nécessaires d'avance aux unités nouvelles — aux quelque deux mille officiers, cinq mille sous-officiers, quinze mille hommes de carrière qu'il faut envoyer immédiatement en Indochine ?

Allongement immédiat des limites d'âge, rappel des dégagés des cadres, intensification du recrutement, formation des sous-officiers : programme à réaliser dans l'immédiat et non sur plusieurs années !

Que de difficultés se dressent aujourd'hui devant la mise en œuvre d'un tel programme, cela s'explique d'autant mieux que celui-ci aurait dû être prévu depuis longtemps. Nous payons durement, hélas ! les brèches faites, sous couleur d'économies, dans notre édifice défensif.

L'exécution de l'actuel projet élaboré par le gouvernement devant s'échelonner sur trois années, la France ne disposerait donc d'une sécurité relative qu'au début de 1954. Qu'adviendrait-il dans le cas d'une aggravation soudaine de la crise ? Je pense que les hommes d'Etat et les chefs responsables n'ont pas manqué d'y réfléchir. Mais que sortira-t-il de leurs réflexions ? Cela pose à la fois un problème budgétaire et un problème politique.

Un plan triennal suppose un budget triennal qui devrait permettre, en cas de besoin, d'en accélérer le rythme. Ce budget triennal doit être exclusivement constructif ; les « rafistolages » de nos précédentes erreurs doivent faire l'objet de crédits à part. Nul n'ignore par ailleurs que, sauf une évolution profonde et apaisante de la conjoncture internationale, il faudra en venir au service de deux ans. Pourquoi ne pas le dire ?

Quant au problème politique, il repose sur la confiance nationale, qui seule permet au gouvernement d'agir sans retard !

(1) Voir *France-Illustration* des 22 mars, 1er et 8 avril 1950.

A La Mecque, entourée d'une grille, se dresse la « Kaaba », saint des saints de l'Islam. Dans un mur est scellée la divine Pierre Noire.

AU ROYAUME MYSTÉRIEUX DU DERNIER SOUVERAIN ABSOLU (*)

LE BERCEAU ET LE CŒUR DE L'ISLAM

par René Branellec

Ce pèlerin a franchi 3.000 kilomètres pour voir La Mecque.

Toutes les cinq minutes un avion atterrit ou s'envole à Djeddah pendant la période du pèlerinage. Cependant le nombre de privilégiés utilisant ce mode de transport est relativement infime. La plupart des pèlerins arrivent par bateau... quand ce n'est pas à pied. La foi, qui soulève, dit-on, les montagnes, donne aux fils d'Allah la force de parcourir, souvent à un âge avancé, des milliers de kilomètres pour atteindre La Mecque et réaliser le rêve de leur vie. On m'a cité, comme une chose assez courante, le cas de ce pèlerin qui avait franchi en un peu plus de sept mois à travers le désert monotone les 3.000 kilomètres qui le séparaient de la Ville Sainte. Il lui faudrait ensuite retourner chez lui. Avant même de se remettre en route il avait dépensé toute sa fortune, fruit de trente-cinq années de travail et d'économies. Mais dès maintenant le voici « Hajj ». Ni Allah ni ses coreligionnaires ne l'abandonneront... Peut-être finira-t-il son voyage sans un sou. Peut-être mourra-t-il avant son retour. Qu'importe ! Il aura accompli une des obligations fondamentales du bon musulman.

Quelles sont-elles, ces obligations ? La foi en Dieu unique et tout-puissant ; le jeûne pendant le mois de Ramadan; la prière cinq fois par jour; l'aumône (al zakat : la dîme) et enfin le pèlerinage à La Mecque une fois dans sa vie.

C'est pourquoi chaque année une moyenne de 250.000 pèlerins entreprennent ce voyage qui est, en attendant les félicités de l'au-delà, le but principal de toutes les actions d'un bon musulman... Ils viennent des pays les plus lointains où l'Islam a essaimé, depuis l'Afrique noire et l'Indonésie en passant par le Maghreb, l'Algérie, la Tunisie, la Libye, l'Egypte, la Chine, l'Inde, l'Afghanistan, la Perse, l'Europe même avec les Macédoniens et les Albanais. Depuis l'U. R. S. S. aussi, qui comprend presque 60 millions de musulmans.

(*) Voir *France-Illustration* du 9 décembre 1950.

DE MÉDINE A LA MECQUE...

Le 45e parallèle N. semble constituer la limite de l'islamisme ; mais au sud ses adeptes se comptent par centaines de millions qui, tous, regardent vers La Mecque, berceau et cœur de l'Islam.

Quelle aventure prodigieuse fut celle du Prophète ! Lorsque le 16 juillet 622 il quitte La Mecque il n'est qu'un fugitif poursuivi par la haine des Mecquois. Ses partisans sont peu nombreux, leur influence est faible. Seule Médine offre un abri sûr à Mohammed. Moins de cinquante ans plus tard l'Islam s'étend de l'Inde à l'Atlantique. La foi armée a fait des prodiges.

Ses débuts furent modestes. En 624 Mohammed livre bataille à une grosse caravane de La Mecque. C'est son premier succès guerrier. Il le paie l'année suivante : ses troupes sont taillées en pièces. En 627 il prend sa revanche. Les Mecquois, venus assiéger Médine, sont contraints à lever le siège... On soutient que c'est la pluie surtout qui les a dispersés ; mais, selon la Révélation, une pluie de pierres ! Quoi qu'il en soit, trois ans plus tard Mohammed rentre dans La Mecque, où ses amis se sont renforcés. Il inaugure le pèlerinage en 632 et meurt le 8 juin de cette même année.

Son successeur est son beau-père, Abou Bekr, qui devient le premier calife. En deux ans de règne il réunit les révélations faites à Mohammed par l'ange Gabriel et en forme le Coran. Son activité doctrinale ne l'a pas distrait d'une œuvre de purification exemplaire, à l'encontre des renégats qui, après la mort du Prophète, avaient renié celui-ci. En cette occurrence, chose curieuse, Abou Bekr, le saint conciliant, fut partisan du fer tandis que son futur successeur, Omar, homme énergique, conseillait la diplomatie. Les musulmans voient dans la décision d'Abou Bekr le signe d'une clairvoyance inspirée.

DE L'INDUS A L'ATLANTIQUE

Proclamé calife à la mort d'Abou Bekr, Omar mène sabre au poing la guerre sainte contre la Syrie, l'Egypte, la Perse et entre à Jérusalem en 643. L'épopée extraordinaire de l'Islam se poursuit à une allure impressionnante. Allah a rendu aux tribus guerrières arabes leur énergie perdue. Omar a des généraux remarquables,

témoin Khaled ibn al Walid, sans doute le plus fort stratège de son temps; témoin encore Abdul-Rahman ben Okba, général de moins de vingt ans, qui, parti contre le gré des « politiques », lesquels prévoyaient un désastre, mena son armée de victoire en victoire à travers la Perse et l'Inde. Pourtant ces succès foudroyants sont presque impossibles à comprendre si l'on n'admet pas le caractère de révolution sociale de l'islamisme à cette époque. Quant aux subtils théologiens de Byzance, il y avait longtemps que la masse cessait de les suivre dans leurs trop savantes disputes. Il lui fallait une foi simple, compréhensible, active, ce qu'était l'Islam... Enfin, contrairement à ce qui se passa dans la suite, Mohammed et ses premiers successeurs se montrèrent extrêmement tolérants à l'égard des autres religions. A Jérusalem, Omar, se trouvant en visite au Saint-Sépulcre au moment de la prière, sortit afin de ne fournir aucun prétexte à une revendication islamique du lieu saint des chrétiens. Sur l'emplacement voisin où pria le calife fut érigée par la suite la fameuse mosquée d'Omar.

Selon la règle du Prophète, les nouveaux convertis devenaient automatiquement actionnaires de cette sorte d'immense société que formait l'Islam et leurs droits étaient égaux à ceux des anciens musulmans. Moawiya, bien qu'il fût secrétaire du Prophète, se convertit fort tard. Sa rapide ascension n'émut que les partisans d'Ali, gendre de Mohammed. Encore fallut-il voir s'affirmer les prétentions de Moawiya au califat pour que la lutte devînt ouverte.

MOAWIYA CONTRE ALI

Les armées des deux prétendants à la succession du Prophète étaient face à face. Moawiya, déjà battu à Siffin et se sentant en infériorité, sollicita un arbitrage. Les arbitres, circonvenus par lui, le proclamèrent. Ali et son fils Hussein, propre petit-fils du Prophète, périrent assassinés. Le deuxième fils d'Ali, Hassan, abdiqua après dix mois de règne... Tandis que Moawiya allait fonder l'illustre dynastie des Omeyades la Perse optait avec éclat pour les victimes et déclarait que seuls les descendants du Prophète seraient reconnus comme califes légitimes. C'était la première et grave scission dans le monde musulman qui venait à peine de naître : d'un côté Moawiya, appuyé sur la force et l'habileté, de l'autre les Persans, légitimistes, connus sous le nom de « chiites ». Ceux-ci commettaient cependant une faute capitale, car ils ne récusaient pas seulement Moawiya, mais aussi Abou Bekr et Omar, héros de l'Islam. En fait, après la mort d'Ali, Moawiya, dont le génie politique était grand, sut se rallier la majorité des musulmans. Byzance, prise entre le danger bulgare et le péril musulman, avait remporté la grande victoire de Cyzique sur les descendants de Moawiya. Mais elle ne se faisait plus d'illusion sur le sort de ses provinces syriaques : celles-ci dévaient être abandonnées à l'influence de l'Islam, dont la prépondérance fut encore affirmée dès l'avènement, en 750, de la dynastie des Abbassides. Supplantant les Omeyades, ils allaient rompre définitivement les liens subsistant avec l'hellénisme et accentuer l'orientation asiatique de l'Islam. Dans une formule saisissante Emmanuel Berl a défini les Abbassides comme l'incarnation culturelle de la Perse, militaire des Turcs, religieuse des Arabes. Leur avènement marquait la victoire des musulmans non-Arabes sur les Arabes. Les Omeyades avaient représenté l'apogée de l'arabisme. La lutte rebondit plus tard, lors de la succession d'Haroun-al-Raschid. Deux de ses fils pouvaient prétendre au califat, l'un né d'une Persane, Al Mamoun, l'autre issu d'une Arabe, Alamine. Ce fut à nouveau le parti non-arabe qui l'emporta. En fait, l'unité islamique était déjà compromise par l'excessive étendue des conquêtes et la diversité des populations qu'elles avaient groupées. Le dernier Omeyade, Abdéramme, ayant échappé au massacre, était allé fonder à l'ouest le califat de Cordoue. Les Edrisites, puis les Fatimites narguaient en Afrique du Nord et jusqu'au Caire l'autorité des redoutables califes de Bagdad. Certes le poison ou la cordelette de soie venaient souvent rappeler la prudence aux rebelles. C'était là une méthode de gouvernement qui avait son mérite, et l'on sait qu'Haroun-al-Raschid en usa volontiers, notamment pour mettre à la raison en même temps qu'au tombeau les vizirs barmécides suspects de préparer un retour au parsisme. Ce fut elle également que choisit Houlagou, petit-fils de Gengis-khan, pour anéantir la dynastie des Abbassides, en 1258. Mais déjà bien avant cette époque l'Europe avait commencé à combler le vide créé par les effondrements successifs de l'empire grec, de l'empire romain et byzantin et enfin par la rupture du monde islamique...

LE PRIVILÈGE DE DIEU

Nous voici loin, semble-t-il, du pèlerinage. Comment omettre d'évoquer les grands traits d'une histoire aussi extraordinaire que celle de l'Islam dès lors que l'on prétend parler du pays où a pris naissance une foi qui a imprimé à l'aventure humaine une marque aussi profonde et qui soudain, brûlant les étapes, se répand comme la foudre pour ensuite durant des siècles arrêter le temps, le cristalliser dans des formes sociales, politiques et religieuses invariables, et marier l'homme et le sol, les fixer tous deux sous l'aspect immuable de l'éternité ? Mais l'éternité est le privilège de Dieu et des morts. L'étrange léthargie dans laquelle vivait l'Islam n'est-elle pas terminée ? Insensible jusqu'à présent aux séductions du modernisme, resté en marge de toutes les révolutions sociales et économiques, on le sent s'éveiller tout à coup. Va-t-il, lui aussi, pousser le rocher de Sisyphe ? Ou est-ce seulement une menace spirituelle qui le met en branle ? Ne sommes-nous pas ici justement dans le royaume du dernier souverain absolu, chez les fermes partisans de l'orthodoxie coranique la plus stricte, dans le fief des guerriers et des saints ? Un temps fiévreux — le nôtre — s'est superposé au temps de Dieu. Deux rythmes de vie sont confrontés, notre minute haletante et des siècles de misère, de pureté, d'héroïsme.

LE PÈLERINAGE

Chaque année, le neuvième jour du mois Zoul Houjja, S. M. Ibn Séoud, roi du Nejd et du Hedjaz, préside le pèlerinage. Il arrive devant le sanctuaire accompagné de ses fils, des ministres et des chefs des délégations étrangères au Hajje. Une garde impressionnante l'entoure depuis que le souverain a été l'objet d'un attentat dans l'enceinte sacrée, il y a une vingtaine d'années. Le roi baise la Pierre Noire qui, pour tous les musulmans, est l'unique objet divin se trouvant sur la terre. Elle fut remise par l'ange Gabriel à Ismaïl, fils d'Abraham. Celui-ci construisait alors la maison du Dieu unique sur les fondations du temple élevé par Seth, troisième fils d'Adam, né après la mort d'Abel. L'origine merveilleuse de la Pierre se révéla au patriarche : lui servant d'escabeau, elle s'élevait et s'abaissait selon les besoins de la construction.

A L'ÉPOQUE DU PÈLERINAGE, LES ENVIRONS DE LA MECQUE SE COUVRENT DE TENTES OU VIVENT DES DIZAINES DE MILLIERS DE PÈLERINS... ET DE COM[illegible]

Le roi ouvre la cérémonie que chaque croyant accomplit à son tour. Après avoir embrassé la Pierre, il fait les sept tours rituels. Il se recueille devant la station d'Abraham et revient vers la Kaaba, où l'attend le chef de la famille Chibii, qui détient depuis un millénaire les clefs du sanctuaire. Une fois par an elles sont remises au maître des Lieux Saints. Une échelle mobile lui permet d'accéder à la porte de la Kaaba. Suivi de ses fils, des ministres et des autres dignitaires, il entre dans une vaste salle carrée. Jusqu'à mi-hauteur les murs sont couverts d'inscriptions pieuses tandis que la partie inférieure est cachée par un voile rouge portant, en broderies blanches, des versets du Coran. Trois piliers soutiennent le plafond nu.

Les sept tours rituels achevés, la foule se rend au mont Arafat (mont de la Reconnaissance, où se rencontrèrent miraculeusement, ayant erré séparément pendant un siècle, l'Homme et la Femme chassés du Paradis). Le corps couvert d'un drap blanc, les pèlerins restent là jusqu'au coucher du soleil. Ainsi prend fin cette solennité annuelle dont aucun geste n'a changé depuis le Prophète.

Cette année, le bruit a couru que le roi Ibn Séoud n'avait pu assister au pèlerinage. Un démenti officiel a été immédiatement donné. Ce petit fait donne une faible idée des intrigues s'exerçant en Arabie. Elles sont plus le fruit d'interventions extérieures que d'une agitation intérieure. Comment Ibn Séoud a jusqu'à présent déjoué ces manœuvres, comment il a créé et étendu sa puissance, c'est là une histoire qui revêt déjà l'aspect de la légende. Une légende dont je voudrais esquisser les lignes principales dans un dernier article.

La production de pétrole d'Arabie séoudite était de 23 millions de tonnes en 1949. Mais la « Tapline » vient d'entrer en service (1.750 kilomètres). De 300.000 barils par jour, le débit des puits a été porté jusqu'a 700.000 (112 millions de litres). Les 80 milliards de francs investis sont payants : ils évitent 10.000 kilomètres aux « tankers ». Mais quand disparaitront les misérables gourbis des travailleurs du pétrole ?

CHEFS-D'ŒUVRE HOLLANDAIS AUX ENCHÈRES

PARMI les ventes appelées à un grand retentissement, celle que Me Maurice Rheims, assisté de M. Robert Lebel, dirigea le 7 décembre à la Galerie Charpentier se placera certainement au tout premier rang. Il est extrêmement rare de voir réunis autant de chefs-d'œuvre. Ceux à qui il a été donné d'admirer ce magnifique ensemble — et ils furent légion pendant les deux jours d'exposition — en furent enthousiasmés. Le propriétaire de ces toiles était de son vivant l'animateur d'une galerie de tableaux dont la réputation était internationale. Il avait apporté tous ses soins à la constitution de sa collection personnelle et, sans doute parce qu'il était Hollandais, s'était attaché à réunir des œuvres des maîtres vers lesquels, par ses affinités d'origine, il se sentait tout naturellement porté.

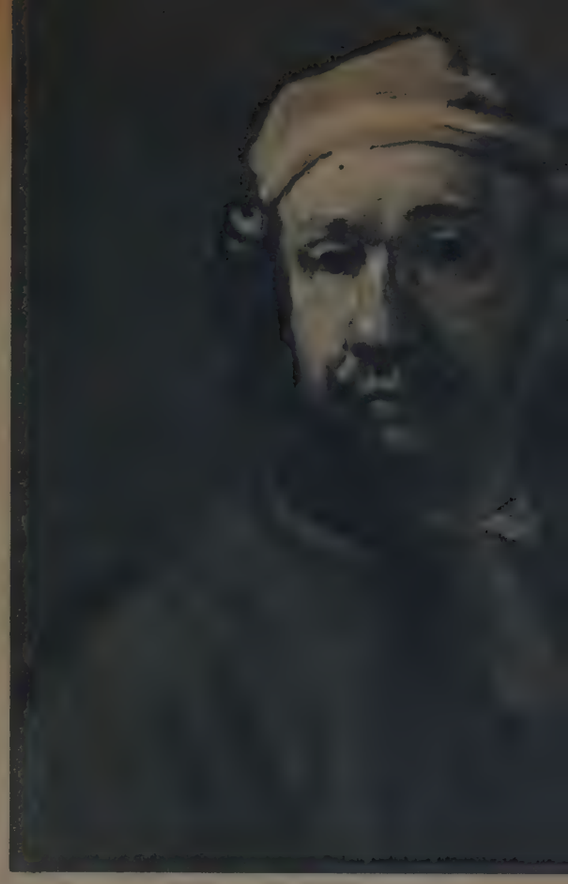
Et c'est ainsi que le catalogue pouvait inscrire à côté de Rembrandt, et comme pour entourer les deux portraits où l'illustre peintre s'était représenté lui-même, les noms de Ruysdaël, d'Hobbema, de Jan Steen, de Cuyp, de Van de Velde avec une *Marine* de haute qualité, de Van Goyen, Van Ostade, etc. Les peintres de natures mortes et de fleurs, genre où les Hollandais et les Flamands ont excellé, formaient un groupe important.

On pense bien que la vente fut fort animée. Collectionneurs et marchands s'y pressaient, renforcés par la foule des curieux impatients d'assister à la bataille des enchères. Dans la salle on reconnaissait plus d'une personnalité parisienne et les représentants des musées. Et voici quelques-uns des prix que proclama Me Rheims.

Les deux Rembrandt, d'abord, firent respectivement 12.500.000 et 10 millions de francs. *Le Débarcadère* de Ruysdaël, sur lequel le musée du Louvre exerça son droit de préemption, atteignit 3 millions ; la *Marine* de Van de Velde, 5.500.000 francs ; *la Leçon de musique* de Jan Steen, 3.500.000 francs ; la *Jeune Laitière* de Cuyp fit 2.100.000 francs ; le *Moulin à eau* d'Hobbema, 2.300.000 francs ; l'*Intérieur de cabaret* de Van Ostade, 2.150.000 francs ; les deux Van Goyen, 1.650.000 et 1.700.000 francs. Une *Kermesse* de Teniers le Jeune fut vendue 1.100.000 francs. Un très beau portrait de l'ambassadeur Guadagni par le Tintoret fut adjugé 1.500.000 francs.

L'heureux allégement des règlements restrictifs qui pesaient sur notre place a été décisif pour le choix de la capitale comme lieu de cette vente qui a démontré que Paris demeure le marché par excellence des œuvres d'art.

LE CRIEUR EN PLEINE BATAILLE DES ENCHÈRES.



Rembrandt avait environ cinquante-six ans quand il peignit le portrait que nous reproduisons ci-dessus, si remarquable par l'intensité du regard et par le vigoureux modelé du visage. Un ample manteau au col relevé enveloppe le grand artiste.

Ci-contre, « la Leçon de musique », une œuvre de Jan Steen tout a fait caractéristique de la manière de ce peintre et qui était une des pièces principales de la fastueuse collection N. K... dont la vente a été un des événements de la saison.

La verve grasse de Teniers le Jeune éclate dans ce petit panneau intitulé tout naturellement « le Buveur ». Coiffé d'une toque bleue ornée d'une plume le jeune homme brandit en riant un verre de vin et tient de l'autre main un pichet d'étain.

LES PAYSAGISTES HOLLANDAIS

par Bernard CHAMPIGNEULLE

Les organisateurs hollandais qui ont composé avec tant de raffinement cette présentation d'œuvres méticuleuses avaient quelques craintes. N'offrir que des paysages, tous conçus dans un même espace géographique, qui n'est pas très vaste, et dans un même espace de l'histoire, qui n'est pas très long, n'était-ce pas braver quelque danger de monotonie ? Il semble bien, au contraire, que les visiteurs de l'Orahgerie soient captés par la diversité de ces peintres qui ont donné de leur pays à l'apogée de sa civilisation artistique un portrait expressif et extrêmement varié.

La placide et joyeuse Hollande dont ils nous ont laissé l'image était pourtant alors un pays combattant et triomphant qui devait défendre sur terre et sur mer une prospérité constamment menacée par les jalousies de l'Europe. Les artistes ne nous ont dépeint ni les héros ni les combats. Ils nous ont fait pénétrer dans les calmes délices de la vie ménagère ou dans les plaisirs bruyants du cabaret. Et ils nous ont donné de leurs campagnes et de leurs cités une vision si neuve, si sensible et en même temps si sûre de soi qu'elle est restée longtemps comme un modèle pour tous les paysagistes de l'Occident. La nature vaut pour elle-même.

L'homme n'y est pas toujours absent, mais il paraît jouer un rôle épisodique, un peu perdu dans l'immensité. Le souvenir du vieux Brueghel semble hanter la foule lilliputienne des scènes d'hiver d'Avercamp et tous ces patineurs pris par le jeu qui servent de premier plan aux lointains d'un Van der Meer où des villes précieusement ciselées émergent des brumes bleuâtres et de la glace. Ce spectacle des horizons dilués dans le ciel, l'artiste hollandais y découvre inlassablement les joies de nouveaux spectacles ; il les fait vivre dans la buée hivernale ou sous la coulée des lumières d'été ; il capte les rayons rouges et or des crépuscules d'automne et dans les printemps humides sait faire jouer toute la gamme des gris. Cuyp, Hobbema et Potter — que Fromentin plaçait si haut — traduisent le chant des heures et des jours avec des nuances de douceur bucolique que nous retrouverons en Angleterre chez Constable. A côté d'eux il y a les maîtres du paysage dramatique : Rembrandt, avec son *Orage*, d'une écriture singulièrement violente et tourmentée dont les ombres même éblouissent, avec ses dessins lavés de bistre qui nous font peut-être mieux encore appréhender son génie ; Ruysdaël, représenté par dix peintures qui sont un majestueux avant-propos à l'histoire de la sensibilité romantique.

Arrêtons-nous enfin devant trois tableaux délectables qui retiendront longtemps notre rêverie. La précision tout architecturale avec laquelle Saenredam nous décrit son *Hôtel de Ville* se pare d'une claire poésie. Ces tracés réguliers défient la sécheresse parce que le peintre y a mis son cœur et sa bonhomie ; et tant d'art aussi, qu'il a rendu la matière plâtreuse des murailles avec la saveur que l'on retrouvera un peu plus tard chez Vermeer, beaucoup plus tard chez Utrillo... La petite maison de campagne rose et blanche, si modeste et de lignes si pures, que Pieter de Hooch a placée dans un petit jardin, avec la jeune femme qui prépare sa citronnade sous l'œil attentif de son compagnon et de la femme qui porte un verre de bière, la servante qui astique un chaudron sur un tonneau, n'est-ce pas là toute la Hollande et ses vertus domestiques ? Et nous verrons enfin *la Ruelle* de Vermeer, ce miracle de délicatesse et de transparence où l'air même semble animer les choses et leur conférer une sorte de surnaturelle gravité.

Ruysdael a peint ce « Débarcadère » en des tons de gris, de bleus, de b..un.

Hobbema. « Le Moulin a eau ». Le maitre aimait ces paysages tranquilles.

Avec autant de largeur que de précision, Claesz a peint fruits et gateaux.

Van de Velde le Jeune. « L'Y devant Amsterdam. »

Salomon Van Ruysdael. « Bord de fleuve avec pêcheurs. »

L'ILE SAINTE-MARIE EST FRANÇAISE DEPUIS DEUX CENTS ANS

L'ILE Sainte-Marie, accolée au flanc oriental de Madagascar, est une des plus vieilles terres d'Afrique. Elle vient de fêter le deuxième centenaire de son rattachement à la France.

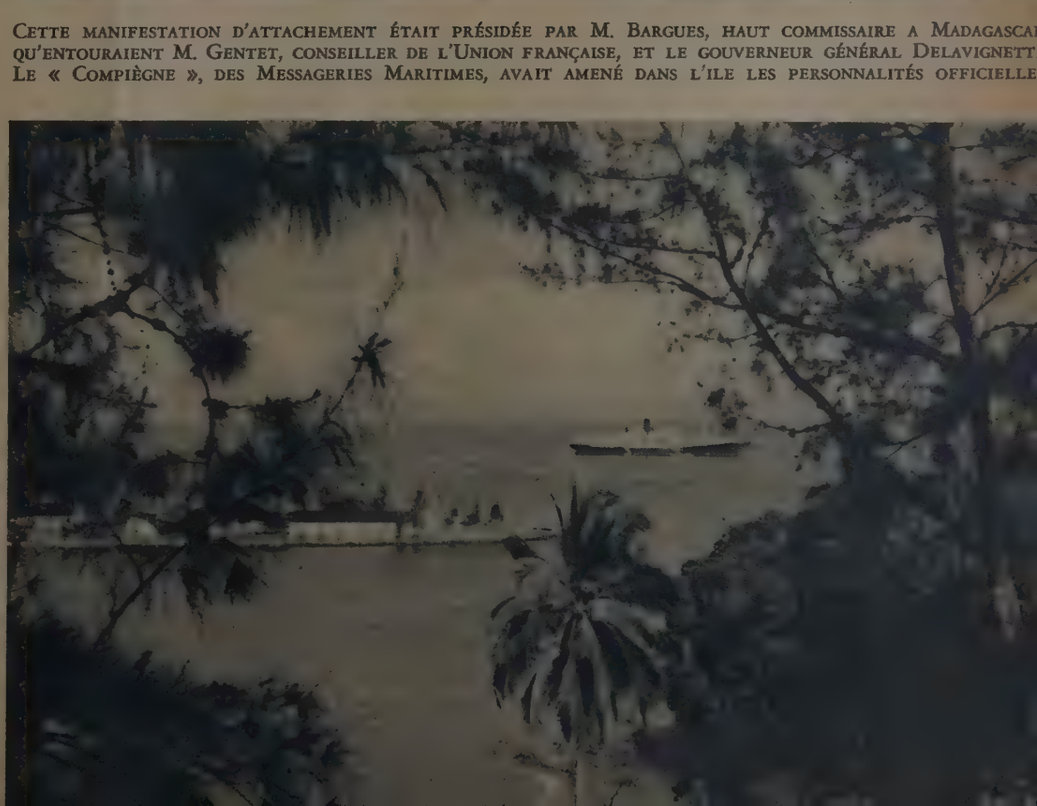
Encore la présence française s'y était-elle manifestée longtemps auparavant, puisque, dès 1642, un Rochelais, Jacques Prony, envoyé à Madagascar par la naissante Compagnie des Indes orientales, avait, au nom du roi, pris possession de Sainte-Marie. Le poste fondé par Prony fut, il est vrai, abandonné en 1651. C'est en 1749 que Pierre David, gouverneur des Mascareignes, décida de fonder dans l'île un établissement permanent. Il chargea de la négociation un marchand de la Compagnie nommé Grosse et, le 30 juillet 1750, Béti, souveraine malgache de Foulpointe, cédait l'île Sainte-Marie au roi de France.

C'est pour fêter le deuxième centenaire de cette donation que le paquebot *Compiègne*, salué d'une salve à son arrivée par l'aviso *Gazelle*, débarquait le 8 novembre à Sainte-Marie M. Bargues, haut commissaire à Madagascar, le gouverneur général Delavignette, représentant le ministre de la France d'outre-mer, le gouverneur Gautier et le sénateur Zafimahova. Les personnalités officielles, auxquelles s'étaient joints plus de deux cents invités, furent reçues par M. Gentet, conseiller de l'Union française. Le programme des fêtes, qui durèrent deux jours, comportait la plantation d'un arbre du souvenir, une réception à la résidence, un bal à bord du *Compiègne*, des régates, enfin une messe dite par Mgr Wolf, évêque de Diégo-Suarez, et un service protestant. Mais la cérémonie la plus émouvante se déroula lorsque sept jeunes filles, vêtues comme les sujettes de la reine Béti et qu'escortaient des guerriers, renouvelèrent l'acte de donation de Sainte-Marie. En ces heures où l'Union française est l'objet de tant de convoitises, cette manifestation de fidélité et d'attachement revêt un caractère particulièrement touchant.

CE GUERRIER D'UNE IMPOSANTE STATURE PORTE SUR SON BOUCLIER UN SERPENT MENAÇANT.

AYANT REVÊTU DES COSTUMES SEMBLABLES A CEUX QUE PORTAIENT LEURS ANCÊTRES LORS DU RATTACHEMENT D L'ILE A LA FRANCE, DES JEUNES FILLES DE SAINTE-MARIE RENOUVELLENT L'ACTE DE DONATION DE LEUR PAY

CETTE MANIFESTATION D'ATTACHEMENT ÉTAIT PRÉSIDÉE PAR M. BARGUES, HAUT COMMISSAIRE A MADAGASCA QU'ENTOURAIENT M. GENTET, CONSEILLER DE L'UNION FRANÇAISE, ET LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL DELAVIGNETT LE « COMPIÈGNE », DES MESSAGERIES MARITIMES, AVAIT AMENÉ DANS L'ILE LES PERSONNALITÉS OFFICIELLE



François-Victor Hugo vers 1860.

Charles Hugo, fils aîné du poète.

Victor Hugo, sa belle-fille, ses petits-enfants Jeanne et Georges.

Mme Victor Hugo en 1860.

Les fils de Victor Hugo en 1840.

VICTOR HUGO PÈRE DE FAMILLE

par HENRI GUILLEMIN

L'*ART d'être grand-père*, le vieil homme à barbe blanche jouant avec ses petits-enfants, le poète de *l'Année terrible* se qualifiant lui-même comme suit : « Victor Hugo, représentant du peuple et bonne d'enfants », tout cela est entré dans la légende. On connaît beaucoup moins Hugo père de famille, père de famille nombreuse, comme nous dirions aujourd'hui, l'homme aux quatre enfants : deux filles, deux garçons. A vingt-huit ans, en 1830, il a déjà sa maisonnée complète et il n'est pas riche ; loin de là. Un homme simple et courageux, et gai, qui travaille pour les siens avec une volonté acharnée.

Beaucoup d'ouvrages, beaucoup d'articles ont été publiés sur ses « amours », et cependant il a écrit, dans une de ses notes intimes : « Certains hommes sont faits pour la société des femmes. Je suis fait pour la société des enfants. » Reste à montrer tel qu'il fut Victor Hugo homme du foyer ; quelqu'un d'attaché passionnément aux siens, quelqu'un dont le destin, sur ce chapitre, fut cruel. Hugo vit disparaître un par un tous ses enfants. A peine est-il marié depuis un an que son fils premier-né s'évanouit dans la mort. On oublie ce petit Léopold qui ne fit que traverser un instant — trois mois — notre monde. Hugo commençait ainsi l'apprentissage de la douleur. Son aînée, Léopoldine, mourra dans l'accident que l'on sait ; le poète avait alors quarante et un ans. A cette date (1843) demeurent au foyer Charles, dix-sept ans, François-Victor, quinze ans, Adèle, treize ans. Charles lui sera enlevé, par une attaque foudroyante, en 1871. La tuberculose emportera François-Victor deux ans plus tard. Quant à sa fille Adèle, Hugo la verra partir au loin, dans un sombre coup de tête, en 1863 et revenir en France, en 1872, démente. Elle ne sera plus pour lui que ce fantôme « glacé » qu'il va voir, de temps à autre, le cœur lourd, dans la maison de santé où elle achève de se survivre.

Je dois à la généreuse obligeance des héritiers du poète, et tout particulièrement à l'amitié de Jean Hugo, d'avoir eu accès, sans réserve, à leurs archives de famille, où figurent non seulement des monceaux de lettres encore inédites, mais aussi des vers, des notes personnelles de V. Hugo, jusqu'à ce jour irrévélés. On trouvera ici toute une série de lettres du père à ses enfants ainsi que des fragments de ses carnets intimes. Puissent ces documents rectifier l'affirmation rapide tombée naguère d'une plume illustre : « Jamais l'amour, jamais les sentiments tendres et affectueux n'ont eu une prise durable sur cet esprit... » (1).

Les lettres de Victor Hugo à sa fille Léopoldine ne sont pas très nombreuses ; elle n'avait pas vingt ans lorsqu'elle s'engloutit dans la catastrophe de Villequier. En mai 1840, Hugo a loué pour les siens, à Saint-Prix, près Saint-Germain, une maison de campagne où sa femme et ses enfants passeront l'été. « Didine » a été négligente ; elle devait faire savoir à son père si les deux garçons, écoliers et pensionnaires à l'Institution Jauffret, pourraient se loger, le dimanche suivant, dans la maison à peine installée :

13 mai 1840.

MADEMOISELLE LÉOPOLDINE HUGO,
CHEZ MADAME LA VICOMTESSE HUGO,
MAISON DE M. LAMOTTE,
SAINT-PRIX.

Didine, chère enfant, tu ne m'as pas écrit, tu n'as pas songé à ton petit papa ! Nous sommes à mercredi soir et je ne sais pas encore s'il faut réserver des places à tes frères pour samedi soir. Sera-t-il encore temps ? Ecris-moi bien vite, ma Didine. Donne-moi de vos nouvelles à tous et puis donne-moi bien exactement les indications pour trouver votre maison quand on est à Saint-Prix.

A dimanche, j'espère, mon pauvre ange. Embrasse pour moi ta bonne mère et ma Dédé. Je serre la main à ton excellent grand-père et je t'embrasse, ma Didine.

Une lettre à « Dédé », maintenant, autrement dit Adèle, sa seconde fille, qui a seize ans en septembre 1846. Sa mère fait avec elle un petit séjour à Villequier, chez leurs amis Vacquerie. Il y a trois ans, en ces lieux mêmes, que « Didine » est morte, le 4 septembre 1843.

Mardi, 29 septembre 1846.

Ma Dédé bien-aimée,

Je suis parti sans t'embrasser, mais en pensant bien à toi. Je me disais que c'était un triste lundi, mais qu'il serait suivi d'un lundi charmant, où je te verrai, mon doux ange. Pense à moi de ton côté. Presque tout mon cœur est à Villequier en ce moment et, même quand vous serez parties, il y restera. Dieu est grand et bon ; avec le temps, il mêle des pensées douces aux pensées tristes. On garde sa piété et son deuil, et en même temps on est heureux de vivre au milieu de ceux qui vivent et qui vous aiment.

Aie aussi ces idées, mon ange. Sois heureuse et rends ta bonne mère heureuse. Je veux que tu ries, que tu coures, que tu joues au billard, que tu joues au nain jaune, que tu manges comme une ogresse, et que tu m'aimes.

En décembre 1851 commence l'exil pour Hugo. Il ne reverra plus la France avant 1870. Tous les siens l'ont suivi, en août 1852, à Jersey, tous moins un : François-Victor (vingt-quatre ans), pris au piège d'une passion qui fait le tourment de son père. Il consent à venir à Jersey, mais pour une visite seulement. Le 14 octobre 1852, le voici reparti pour Paris, et ce jour-là Hugo ébauche un poème qu'il laissera suspendu :

14 octobre 1852.

Mon enfant, j'ai suivi jusqu'au bout la fumée
Du bateau s'enfuyant sur ces mers, ma prison,
Et je sentais mon âme, à tous les vents semée,
S'en aller avec toi dans ce morne horizon.

J'ai vu le paquebot lentement disparaître
Derrière la rondeur du vaste océan bleu,
Et je suis demeuré pensif à la fenêtre,
Regardant le ciel sombre et tâchant de voir Dieu.

Je vous cherche, ô mon Dieu ! dans l'ombre de la vie...

Enfin la famille s'est rassemblée tout entière (janvier 1853) et le poète a ses trois enfants près de lui, à Jersey d'abord, puis à Guernesey.

Mes grands garçons de fils m'embrassent en rentrant ;
Ce sont d'anciennes mœurs que nous avons gardées.

Mais en 1861, Charles, l'aîné des fils, profite d'un voyage qu'il fait en Belgique avec son père pour ne point revenir à Guernesey et aller, sans souffler mot, s'établir à Paris. La chose a été très rude pour Hugo, lequel écrit à sa femme le 19 octobre 1861 :

Je regrette, pour tous les motifs à la fois, que Charles soit allé à Paris. Rien ne pouvait me faire plus de peine. Cela, hélas ! projettera une ombre sur tout son avenir. En outre, le gouvernement profitera de la confusion de noms. Un Hugo est à Paris, et l'on dira partout que c'est moi. Je coupe cette ligne dans une lettre que je reçois en même temps que la tienne : « On vous croit à Paris. Pourquoi cela ? »

Charles est un grand esprit et un grand cœur. Son malheur est d'être malléable aux influences. Je ne pardonnerai jamais à celles qui lui ont fait faire cette faute.

Tel est Hugo, violent et tendre. Charles va s'excuser, plaider, insister, et le 17 novembre 1861 son père lui répondra :

Puisque tu es heureux, mon petit Charles, je suis content. Tu étais une bien grande part de notre joie ici, et, tant que tu seras absent, il n'y aura guère à Guernesey d'autre bonheur que celui de te savoir heureux. Du reste, sois tranquille ; je prends la responsabilité de ta présence à Paris. Je déclare à tous que rien n'est plus simple et que tu n'as fait que suivre mon conseil...

A partir du 1er décembre, et tant que durera ton absence, ta pension sera de 125 francs par mois.

Je t'embrasse, mon Charles bien-aimé.

Adèle, qui a maintenant trente et un ans et qui a repoussé plusieurs demandes en mariage, annonce soudain à son père, en rentrant à Guernesey avec sa mère au mois de décembre 1861 (elles étaient parties depuis mars), qu'elle se tient pour fiancée à un officier anglais, le lieutenant Albert Pinson, actuellement à Londres et qui va se rendre en Nouvelle-Ecosse. Hugo hésite un peu à donner son consentement ; Adèle alors lui fait remettre, dans sa chambre, le vendredi 20 décembre 1861, une longue lettre exaltée.

Du carnet intime du poète :

Vendredi 20 décembre 1861. Je reçois de ma fille une lettre admirable. Je consens au mariage. Puisse ce vendredi être heureux ! Je donne à ma fille pour dot 50.000 francs (2).

Une tragédie éclate au foyer des Hugo, le 18 juin 1863. Ce jour-là, Adèle s'enfuit (une fois de plus sa mère avait déserté la maison et se divertissait à Paris). Elle s'est embarquée pour Halifax, où est le lieutenant Pinson, qui ne se soucie point de l'épouser et qu'elle veut contraindre, follement, au mariage. Les Hugo vont vivre de mortelles semaines, Adèle leur ayant fait croire, d'abord, qu'elle était mariée (septembre), puis ayant dû avouer (novembre) qu'elle ne l'était point. L'heure n'est pas venue de conter en détail

(1) Paul Claudel, dans sa *Digression sur Victor Hugo*.
(2) Soit environ 10 millions d'aujourd'hui.

cette noire aventure. Qu'il me soit permis de citer seulement quelques phrases d'une lettre adressée par Hugo à sa femme, au plus vif de la crise, le 1er décembre 1863 :

Relevez-vous, tous et toutes !... Pas d'abattement. Tout peut se réparer si Adèle vient... Qu'elle traverse ce moment-ci, qu'elle revienne, je me charge du reste. Elle oubliera, elle guérira. La pauvre enfant n'a pas encore été heureuse. Il est temps qu'elle le soit. Je veux qu'elle le soit. Je donnerai pour elle des fêtes à Hauteville House. J'y appellerai toutes les intelligences. Je dédierai à Adèle des livres (1). *Je ferai d'elle ma couronne de vieillesse. Je célébrerai son exil. Je réparerai tout... Calme-toi. Rassérène-toi. Appuie-toi sur moi pour le bonheur de notre pauvre enfant. Je veux pour elle le possible et l'impossible... Guérissons-la à force d'amour...*

Sombre année 1863 ! Mme Hugo est repartie pour Paris ; Charles ne veut plus revenir à Guernesey, qu'il a pris en horreur ; Adèle est au loin, durcie, inquiétante, intraitable. Le jour de Noël, Hugo jette pour lui seul ces mots où sonne un glas :

25 décembre 1863. Christmas. La vieillesse arrive; la mort approche. Un autre monde m'appelle. Quittez-moi tous ; c'est bien. Que chacun aille à ses affaires. Le moment est venu pour tout le monde de se détacher de moi. Même moi, il faut que, moi aussi, j'aille à mes affaires.

Du 12 juin 1864 ce billet aux deux « Parisiens », Charles et sa mère :

Mon Charles bien-aimé, ce n'est pas de la mer que me vient ma tristesse, mais d'outre-mer. Tant qu'Adèle sera dans cet affreux péril, dans ce quasi-naufrage, dans cette submersion de son sens moral et de sa raison, j'aurai des heures d'amertume profonde. Car que faire ? Elle seule peut se sauver et elle ne veut pas.

Chère femme bien-aimée, j'ai tort de te parler de mon chagrin, au lieu de soulever le poids du tien. Pardonne-moi. La joie, j'espère, ou du moins la paix, rentrera dans la maison avec Adèle. Tournons-nous vers cette espérance-là.

Charles parle de mariage, maintenant, et c'est une idée que son père approuve de tout cœur. « Marié, lui dit-il, tu me reviendrais ; vous me reviendrez tous, et Hauteville House redeviendrait un nid d'aigles ; ce n'est plus qu'un trou de hibou. » (1er février 1865.) son dernier fidèle, François-Victor, l'a quitté à son tour. Il était fiancé à une Guernesiaise, Emily de Putron ; la jeune fille, de santé très frêle, est morte en janvier 1865 et Mme Hugo, revenue pour quelques semaines, fin 1864, à Guernesey, en est repartie avec François-Victor. Lui du moins se refuse à briser l'exil et à reparaître en France. Mme Hugo s'établira donc à Bruxelles avec ses deux fils.

H. H., 15 juin 1865.

J'arrive, mon Victor, du cimetière du Foulon. J'ai fait pour toi acte de présence à la tombe. J'ai cueilli, à l'endroit de la tête, dans l'herbe, ce bouquet de petites étoiles qui sont d'or en ce moment, et qui, malheureusement, arriveront fanées.

Je te les envoie, mon enfant bien-aimé, avec un tendre embrassement pour vous trois.

Charles s'est marié, en octobre 1865, avec Alice Lehaene. En 1870 il a deux enfants : Georges et Jeanne.

Le gouvernement impérial a autorisé, en février, la reprise de *Lucrèce Borgia*, qui n'avait plus été jouée à Paris depuis près de vingt ans. Charles a télégraphié à son père pour lui annoncer l'éclatant succès de la « première ».

4 février 1870.

Merci, mon Charles, j'ai ta dépêche. Je reconnais ton cœur. Je veux que vous ayez tout de suite, ton frère et toi, votre part de ce succès. Je donne :

A toi, mon Charles, 500 francs ;
A petit Georges, 250 francs ;
A petite Jeanne, 250 francs ;
A Victor, 500 francs.

Vous pouvez tirer sur moi, fin mars, toi, pour 1.000 francs, Victor, pour 500 francs.

Et voici qu'enfin Charles a tenu sa promesse. Il est revenu à Guernesey, amenant avec lui sa femme et ses deux enfants: Georges, qui va avoir deux ans, Jeanne, qui a neuf mois. A vrai dire, il ne s'est pas attardé beaucoup à Hauteville House et il est allé s'établir à l'hôtel, à Jersey, avec sa femme et son fils, laissant Jeanne au grand-père.

28 juin 1870.

Je dicte ceci pour Alice et pour toi. Le jour même de votre départ, Jeanne s'est mis dans sa petite caboche l'énorme projet de profiter de votre absence pour faire ses dents afin de vous mordre à votre retour. Et, en effet, elle aura bien raison, car vous êtes très méchants de nous avoir tous plantés là et d'avoir fichu votre camp en mettant la clef sous la porte. Mais Mlle Jeanne a été un peu pincée dans sa propre conspiration, et, cette nuit, par exemple, elle n'a pas beaucoup dormi, et, sans crier, elle a un peu soupiré, à peu près comme un petit oiseau. Ce matin, elle est un peu pâlotte, mais elle rit et moi aussi.

Dans tout cela, il n'y a rien, bien entendu, qui puisse vous faire revenir, ce dont je suis contrarié pour moi, et charmé pour Jeanne.

Je me sers de sa petite bouche pour vous donner un gros baiser.

Voici la guerre. Hugo a décidé de se rapprocher de Paris. Tout est possible désormais...

H. H., samedi 13 août 1870.

Mon Charles, je suis prêt. J'ai porté aujourd'hui la grande malle pleine de mes manuscrits les plus importants à la Old Bank, *où elle a été mise dans la casemate et numérotée 116. Mon nom est écrit dessus. Demain, je mettrais les autres manuscrits dans une malle moindre, que je confierai à Julie.*

Nous serons lundi matin à l'embarcadère et nous partirons avec vous, à moins d'un gros temps dangereux pour la nourrice et, par contre-coup, pour Jeanne. Mais j'espère qu'il fera beau. Du reste, rien ne me semble pressant. Paris, hélas ! n'a pas profité du 10 août qui s'offrait à lui de nouveau...

J'embrasse mon doux Georges, et sa mère, et son père.

C'est la dernière lettre que le poète écrira à son fils Charles ; il ne s'en doute guère. Ils vont vivre quelques mois côte à côte, puis, soudain, Charles lui sera arraché, le 13 mars 1871.

En février 1872, rapatriée de La Barbade, la malheureuse Adèle revient en France.

13 février. Je l'ai revue. Elle n'a pas reconnu Victor. Elle m'a reconnu. Je l'ai embrassée. Je lui ai dit tous les mots de tendresse et d'espérance. Elle est très calme et semble, par instants, endormie.

Le 17 février Adèle entre dans la maison de santé de Mme Rivet, à Saint-Mandé, et le père note sur son carnet : « Saint-Mandé. Encore une porte refermée, plus sombre que celle du tombeau. »

Le 26 février 1873 il a eu soixante et onze ans. Repoussé, deux fois, par les électeurs parisiens, il a choisi de nouveau l'éloignement et la solitude océane. C'est d'Hauteville House que, le 27 février 1873, il écrit à François-Victor (qui ne va pas bien) et à Alice, sa belle-fille :

Bonjour, mon Victor ! Bonjour, chère Alice ! Nous avons eu hier une petite fête intime avec bouquets pour célébrer mon anniversaire et l'avancement que j'obtiens dans la décrépitude. Peu importe l'âge; si vous y aviez été, j'aurais été bien content. Arrivez-nous tous et revenez avec le soleil. Si vous saviez comme ce pays fait fête au printemps ! Nous sommes déjà jusqu'au cou dans les fleurs. Georges et Jeanne, dans toutes ces roses, seraient en famille et chez eux.

Mon Victor, chère Alice, je vous embrasse. J'ai été bien charmé des petites lettres de mes deux anges. Je sais que Victor va de mieux en mieux.

Commémoration secrète :

13 mars 1873. Il y a deux ans aujourd'hui que mon Charles a cessé d'être visible pour nous. Mais j'espère qu'il ne nous a pas quittés. N'est-ce pas que tu es là, mon Charles bien-aimé ?

Des carnets :

4 septembre 1873. Il y a trente ans que tu nous a quittés, ma bien-aimée fille.

23 décembre. Minuit. Victor s'affaiblit beaucoup. Inquiétude profonde.

25 décembre. Noir Christmas.

26 décembre. Ce matin vendredi, à midi, mon fils, mon bien-aimé Victor nous a quittés. Il est mort. Encore une fracture, et une fracture suprême dans ma vie.

Julie Chenay, la sœur de sa femme, lui a remis en avril 1874 une petite lettre, qu'elle conservait pieusement, de Léopoldine, un billet enfantin écrit par « Didine » le jour de sa première communion, en septembre 1836. Le poète plie cette lettre et la colle sur son carnet intime, plaçant en regard, sur la page d'en face, une photographie de lui-même faite à Guernesey l'année précédente, et il inscrit, au-dessous de la lettre, ces lignes : « Je la mets ici, et mon portrait en face, pour que l'écriture de ma bien-aimée fille soit toujours sous mon baiser. 28 avril 1874. »

13 mai 1874. Georges et Jeanne, les deux qui me restent, avec ma pauvre fille Adèle, plus morte que les morts, hélas !

5 juin 1874. Vu ma fille.

6 juin. Il y a des émotions dont je ne voudrais pas laisser trace. Ma visite d'hier à ma pauvre fille, quel accablement !

20 juin 1876. Saint-Mandé. Adèle. Toujours le même état. Elle veut que je la fasse sortir, hélas ! Nous voir nous fait mal à tous les deux.

Alice, la veuve de Charles, va se remarier ; le 3 avril 1877 elle épousera Lockroy. Le 13 mars, Hugo a parlé à son fils tout bas :

13 mars 1877. Il y a aujourd'hui six ans que tu es mort, mon Charles. Pas dans mon cœur !

Une dernière note. Hugo aura quatre-vingts ans bientôt. En septembre 1879 il est allé en pèlerinage à Villequier, où reposent Didine, depuis 1843, et sa mère, depuis 1868 :

19 septembre 1879. Je suis allé au tombeau. Prière. Elles m'entendent et je les entends.

Adèle n'expirera qu'en avril 1915, âgée de quatre-vingt-cinq ans.

(1) De fait, dans les notes intimes du poète figure ce projet de dédicace pour *William Shakespeare* qu'il allait publier : *Je dédie à ma fille Adèle ce livre fait pour son frère François-Victor. Qu'ils l'aient à eux deux comme ils ont mon cœur. V. H.*

LE MARIAGE EN ANJOU. LES PETITS CHANTEURS A LA CROIX DE BOIS ENTOURENT LE COUPLE PRINCIER. A G. LE GÉNÉRAL KŒNIG ET L'ABBÉ MAILLET. CI-DESSOUS, LES ÉPOUX VEILLENT SUR LE BERCEAU GARNI DE RICHES DENTELLES HISTORIQUES OU REPOSENT LEURS DEUX JUMEAUX, CATHERINE ET CHARLES.

LÉGIONNAIRE, OFFICIER, HÉRITIER DE L'EMPEREUR ET CITOYEN FRANÇAIS

S. A. I. LE PRINCE NAPOLÉON

par ALAIN DECAUX

LE LÉGIONNAIRE « BLANCHARD ».

BOULEVARD SUCHET. Déjà ce nom a des résonances d'épopée impériale. Coïncidence, sans doute ! A quelques pas du Bois, un vaste immeuble moderne. Un hall de marbre, sobre, net. Second étage. C'est ici que résident, lorsqu'ils se trouvent à Paris, LL. AA. II le prince et la princesse Napoléon.

Aussitôt franchie la porte de cet appartement, dont nos photographies montrent quelques aspects, on se sent d'ailleurs très loin — dans l'espace et dans le temps. On croit reconnaître des parties de Fontainebleau, des portions de Malmaison ou de Compiègne. Un tableau, il est de Gros ; un autre tableau, il est signé Gérard ; un autre tableau encore, celui-ci est de David. Des fauteuils, des lustres qui viennent des Tuileries, échappés à l'incendie. Une bibliothèque dont chaque volume porte les armes impériales.

C'est au milieu de ces souvenirs, précieux entre tous, que le prince Napoléon, prétendant au trône impérial de France, héritier de deux empereurs, a annoncé à sa famille la naissance, le 19 octobre dernier, de ses jumeaux : Charles-Marie-Jérôme-Victor et Catherine-Elisabeth-Albérique-Marie. C'est là qu'il a reçu, avec ce sourire qui le rend d'emblée sympathique à ses interlocuteurs, les félicitations de ses amis. Ils sont nombreux. Ce sont les compagnons de son exil, de son enfance et de sa jeunesse à Bruxelles et à Lausanne. Ce sont aussi ses camarades de guerre, ceux de la Légion étrangère, ceux de l'O. R. A., ceux des chasseurs alpins.

Aussi bien le prestige qui entoure le nom de l'Empereur subsiste-t-il incontestablement. L'exposition Napoléon-Bonaparte qui s'est tenue l'an dernier aux Invalides et pour laquelle le prince Napoléon avait prêté une partie de ses collections personnelles a battu tous les records d'affluence : trois cent mille visiteurs !

Fils du prince Victor-Napoléon et de la princesse Clémentine de Belgique, le prince Louis-Napoléon est né en exil à Bruxelles le 23 janvier 1914. Près de son berceau, des mains pieuses avaient déposé un peu de terre de France...

Quelques mois plus tard, c'est la guerre... Il faut fuir devant l'ennemi. Le prince Victor n'obtient pas l'autorisation de se battre. Il se réfugie avec sa famille en Angleterre chez l'impératrice Eugénie. Dans son château de Farnborough, où elle vit au milieu des souvenirs de l'empereur, son mari, et du prince impérial, l'impératrice a organisé un hôpital qu'elle dirige elle-même.

Après la guerre le prince Victor regagne la Belgique avec sa famille. Ils habitent alors alternativement leur hôtel de Bruxelles, avenue Louise, et leur château de Ronchines, près de Namur, dans les Ardennes.

Collectionneur enthousiaste et averti, le prince ajoute aux souvenirs napoléoniens qu'il tient de ses ancêtres d'innombrables objets et documents, souvent acquis de haute lutte. Sa collection est devenue la plus belle du monde.

UN PRÉTENDANT DE DOUZE ANS

Il meurt en 1926. Le prince Napoléon devient alors prétendant officiel ; il a douze ans. Il avait commencé ses études à Bruxelles, au collège Saint-Michel. Sa mère — à l'exemple de son aïeul le roi des Français Louis-Philippe — avait voulu qu'il vécût très tôt en compagnie d'enfants de son âge et qu'il ne fût, par aucun nom royal ou impérial, distingué du commun des mortels. Parallèlement aux maîtres du collège, le prince Napoléon trouve auprès de lui le général Boyé, commandant la division de Lille et ancien professeur à l'Ecole de guerre.

Pour le prince Napoléon le nom du général Boyé demeure attaché à un

souvenir très émouvant : la première visite qu'en 1924 il fit en territoire français. Il franchit la frontière — illégalement — en compagnie du général, sans que les douaniers se doutent que cet enfant de dix ans n'était autre que l'héritier du Petit Caporal. Le lendemain du vote de l'Assemblée nationale le prince me disait :

« Depuis le jour où je suis venu pour la première fois en France, à Douaumont, j'ai attendu l'abrogation de la loi d'exil... »

Le général Boyé, en effet, a emmené le jeune prince sur nos champs de bataille encore saignants des blessures reçues : Verdun, le Chemin des Dames, Douaumont...

Le 14 juillet, le prince et le général se trouvent à Metz. Ils assistent à la revue. Quelle émotion pour Louis-Napoléon ! A l'issue de la cérémonie le général Giraud vient serrer la main de l'héritier impérial.

En 1932 le prince Napoléon quitte la Belgique et vient s'installer au château de Prangins, près de Nyon, en Suisse. Prangins est une petite localité tout emplie des souvenirs impériaux : M^me^ Letizia, le roi Joseph, la reine Hortense y séjournèrent. Sous le Second Empire le prince Napoléon y fit construire une belle demeure, dans laquelle il se retira après que, sous la Troisième République, la loi d'exil l'eut frappé.

Prangins, comme Ronchines et l'hôtel de l'avenue Louise, était un véritable musée. Une collection d'une valeur considérable — et sans doute unique — s'y trouvait encore il y a quelques semaines : il s'agit d'une collection complète des croix de la Légion d'honneur portées par les membres de la famille impériale. Elle vient d'être ramenée à Paris.

Le prince Napoléon commence ses études de sciences sociales à l'Université de Lausanne. Il les poursuivra jusqu'en 1939. En même temps il se lance avec fougue dans la pratique de tous les sports.

SOLDAT QUAND MÊME...

La guerre le surprend en Suisse. Il demande à M. Daladier d'être autorisé à servir dans l'armée française. Le président déclare : « Bon sang ne peut mentir », et il répond par une lettre manuscrite fort courtoise... mais refuse. Le prince cherche à s'engager dans la marine anglaise : nouveau refus. C'est alors que Louis-Napoléon se rend à Lyon, au camp de Sathonay, où il signe un engagement à la Légion étrangère pour la durée de la guerre ; pendant des mois il sera le légionnaire Blanchard. Refusant de tirer de ce geste aucune publicité, il le dissimulera soigneusement. Aucun de ses camarades, et pas même son chef de bataillon, ne saura que sous le nom de Blanchard se cache la personne d'un prétendant.

A l'armistice, « Blanchard » est démobilisé, et le prince Napoléon regagne la Suisse. A la nouvelle du débarquement des Américains en Afrique du Nord, il décide de rejoindre les Forces françaises libres. En novembre 1942 il rentre en France et tente de franchir la frontière espagnole. Il est arrêté par les Allemands avec trois de ses amis officiers. Incarcéré au fort du Hâ, à Bordeaux, il est conduit ensuite à Fresnes.

Pendant plusieurs mois Napoléon partage la vie des résistants prisonniers et fait, notamment, la connaissance de communistes qui le tutoient. A Pâques 1943 il est enfin libéré. La loi d'exil allait-elle être appliquée à nouveau par le gouvernement ? Non, car — ironie involontaire — les Allemands lui interdisent de quitter le territoire français ! Il reste donc à Paris.

Des officiers de carrière ont décidé de reconstituer un bataillon de l'armée régulière dans la clandestinité. Un équipement complet leur est parachuté : les hommes sont habillés, munis d'armes ; des camions sortent pour eux de leurs cachettes. Louis-Napoléon s'engage comme simple soldat de deuxième classe, sous le nom de Monnier. Après plusieurs combats il est fait lieutenant. Il a auprès de lui son cousin, le prince Murat. Mais les événements se précipitent. En juillet 1944 les Allemands encerclent le maquis où se trouve le prince. Le 20 juillet le prince Murat est tué. Et le 28 août « Monnier » est surpris avec un détachement de sept hommes dans un guet-apens ; tous ses compagnons sont tués et lui-même laissé pour mort, grièvement blessé à la jambe et à l'épaule. Désespéré, il voit le mouvement d'encerclement peu à peu s'accomplir. Dans un sursaut d'énergie il parvient à se traîner vers le P. C. de son bataillon, à prévenir ses camarades et, ainsi, à faire échouer la manœuvre.

A l'automne 1944, remis de ses blessures, il est reçu par le général de Gaulle.

UN FRANÇAIS « TOLÉRÉ »

Napoléon demande au général qu'il l'autorise à servir au grand jour comme il a servi dans la clandestinité. De Gaulle accepte : « Le prince Napoléon, dit-il, a abrogé de lui-même la loi d'exil en répandant son sang pour la France. »

Néanmoins le général ne peut officiellement déclarer la loi d'exil abrogée. Cela est du ressort exclusif du parlement — et celui-ci est encore à convoquer. Le gouvernement décide de signifier au prince qu'il sera « toléré » en France, mais sous un pseudonyme. Napoléon choisit le nom de comte de Montfort. En 1816, en effet, le roi de Wurtemberg avait décerné à son gendre Jérôme le titre de prince de Montfort, et le prétendant ne fait que reprendre le nom de son arrière-grand-père. Louis de Montfort s'engage dans la 27^e^ division alpine. Il a beaucoup d'amis en Suisse. Il est chargé de mission auprès de la Confédération helvétique. Il s'agit d'obtenir de celle-ci qu'elle participe à l'équipement de la nouvelle armée française. La Suisse est neutre ; la demande qu'on lui adresse est irréalisable, disent tous les observateurs « bien informés ». Le lieutenant de Montfort est reçu par les plus hautes personnalités : le traité est signé.

En février 1945 le lieutenant de Montfort reçoit, sur le front des troupes, la Légion d'honneur qu'a créée l'Empereur et qu'épingle sur sa poitrine avec la Croix de guerre le général Béthouart. Une magnifique citation signée de Gaulle accompagne cette décoration — « l'une des plus belles de la guerre », dira le général Kœnig.

Cette citation, la voici :

Officier de grande valeur, énergique et brave, a fait preuve d'une activité magnifique dans la clandestinité. Le 28 août 1944 a été grièvement blessé au cours d'un violent engagement où il fut le seul survivant d'une patrouille de sept hommes. A réussi, malgré ses blessures et sous un violent barrage d'armes automatiques, à venir rendre compte à ses chefs, faisant preuve du plus grand

REMISE DE LA LÉGION D'HONNEUR AU PRINCE PAR LE GÉNÉRAL BÉTHOUART.

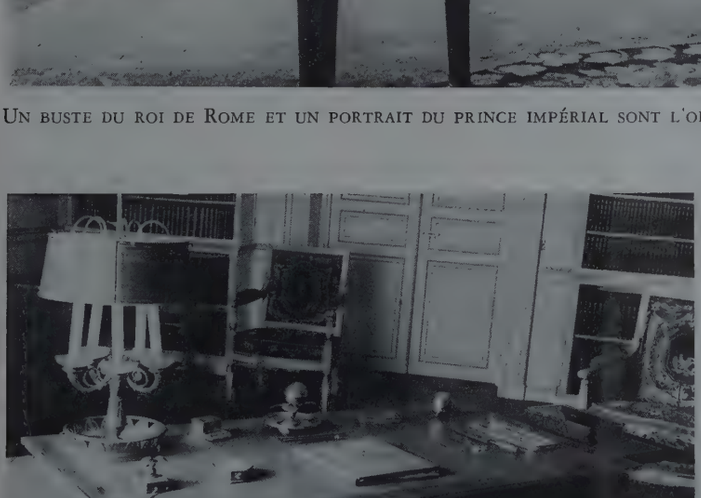
LE PRINCE VICTOR, LA PRINCESSE CLÉMENTINE ET LEUR MAISON EN 1912.

Un buste du roi de Rome et un portrait du prince impérial sont l'ornement du grand salon.

Dans l'entrée, Napoléon, buste de Houdon. La reine Hortense et ses fils, de Gérard.

Le petit salon. La pendule de la reine Hortense. Lustre provenant des Tuileries.

Le baton de maréchal donné par le prince-président au roi Jérome, son oncle, en 1849.



La pendulette appartint au roi Jérome, le crayon a Napoléon Ier.

mépris du danger et d'un courage sans limite. A ainsi, grâce aux renseignements fournis, évité qu'une partie de son unité ne soit prise à revers par une forte colonne blindée ennemie.

FIN D'UNE LOI D'EXCEPTION

Le comte de Montfort, démobilisé, loue un appartement boulevard Suchet, près de celui qu'habitent le comte de Foresta et sa fille Allix. Des relations de voisinage vont s'établir — et très peu de temps après on annoncera les fiançailles du prince et de Mlle de Foresta. Une nouvelle page du roman est tournée...

Le prince présente sa fiancée au président Auriol. Dans les derniers jours de juin 1949, le prince Napoléon et Mlle de Foresta franchissent le portail du palais de l'Elysée, où le président les reçoit, souriant.

Le mariage a lieu à Linières-Bouton, en Anjou, le 16 août 1949. Le vicomte Ramolino de Coll'Alto, qui porte un nom illustre, le célèbre. Les témoins du prince sont le prince Murat et le général Kœnig.

Désormais, la loi d'exil de 1886 ayant été abrogée le 16 mai 1950, le prince n'est plus « toléré » dans son pays — il est un Français comme les autres.

Et c'est ainsi que, pour la première fois depuis 1864, des Bonaparte ont pu naître sur le sol français...

Le nouveau statut qui est devenu celui du prince Napoléon ne modifiera pas sa position : celle-ci a toujours été celle d'un citoyen français qui porte le nom de Napoléon — et qui met son nom et sa personne au service de la France. Il est toujours prêt à faire son devoir de Français en temps de paix comme il a prouvé qu'il savait le faire en temps de guerre.

VARIÉTÉS ET

CADEAUX de Noël et du jour de l'An.

Nous ne pourrons même plus dire à nos délicieuses compagnes que nous hésitons sur le choix de nos présents, car voici deux semaines que les couturiers, les parfumeurs et les antiquaires ne cessent de nous convier à des cocktails... où ils nous présentent mille merveilles.

A la Galerie Doucet nous avons admiré les carrés de M. Ascher, ces *Aschers squares* qui, nés à Londres, eurent vite fait de parcourir les musées et les galeries du monde entier.

LANCOME a baptisé un nouveau parfum. Marcel Rochas a présenté des cadeaux avec tant de goût que l'on avait envie de tout acheter et Jacques Heim, enfin, a orné ses mannequins de bijoux fantaisie, de frivolités pour nous offrir (façon de parler) sur ses robes du soir une ravissante collection de joyaux haute couture en or, avant de nous faire admirer les somptueuses créations en diamants, rubis, saphirs (de Dagmar). Lui aussi a lancé un parfum, qu'il intitule *J'aime*.

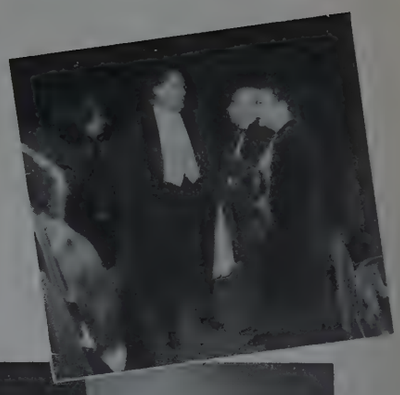
GRANDE PREMIÈRE LYRIQUE

DANS LA SALLE DE L'OPÉRA, TANDIS QUE L'ON RÉPÈTE EN SCÈNE « JEANNE AU BUCHER », DONT LA CRÉATION FUT ACCUEILLIE AVEC UN VIF SUCCÈS, ARTHUR HONEGGER A UNE CONVERSATION ANIMÉE AVEC M. PAUL CLAUDEL. C'EST LA FIÈVRE DES DERNIÈRES RÉPÉTITIONS.

Si après tant de cocktails, de présentations et de conseils nous nous demandons encore quels cadeaux offrir... c'est réellement que nous sommes incurablement avares ou démunis !

ODETTE JOYEUX nous convie à pénétrer dans son « Château du Carrefour », et dans le parc solitaire et glacé rôde un petit Meaulnes... mais si petit !

A L'OPÉRA, Paul Claudel prend sa revanche. François Mauriac et André Gide ont été joués cet hiver. Marcel Pagnol a réalisé un nouveau *Topaze*... et Paul Claudel donne sa *Jeanne au bûcher*, mystère lyrique sur une musique d'Arthur Honegger.



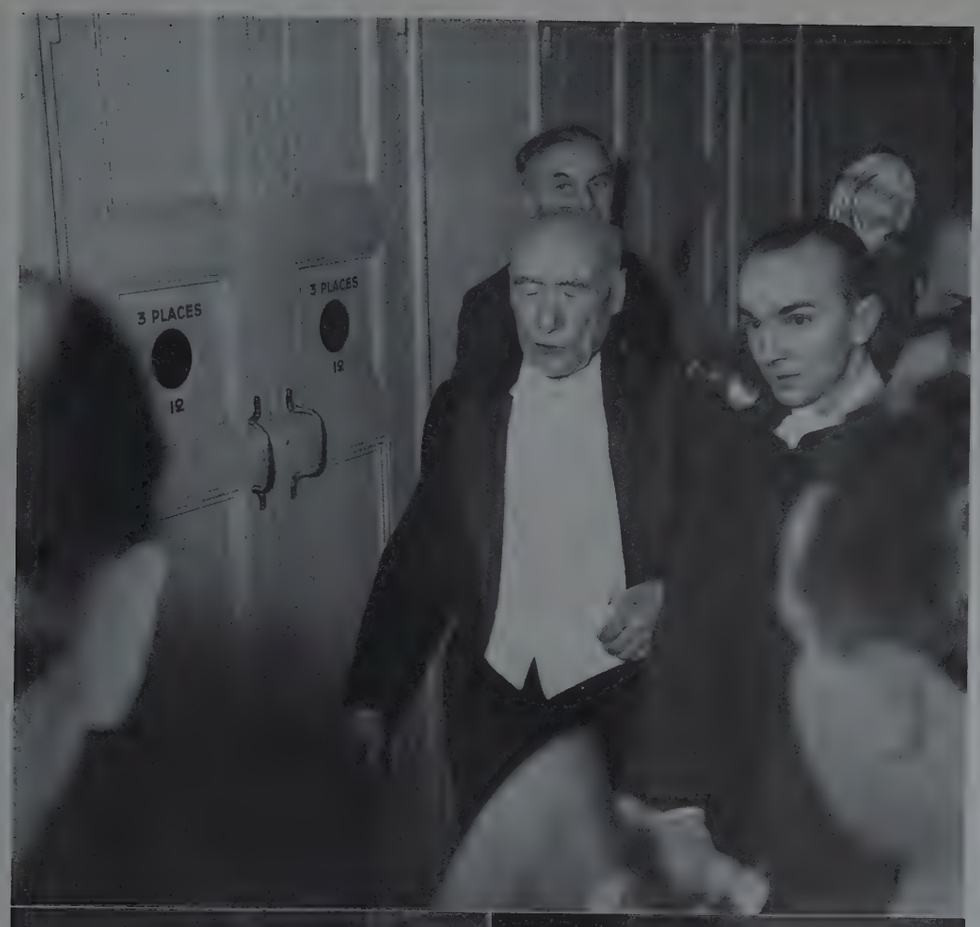
DE HAUT EN BAS :

LE PRINCE PAUL MURAT REPRÉSENTE LE PRINCE NAPOLÉON, ACTUELLEMENT A ROME. LE BARON ET LA BARONNE PHILIPPE DE VANDEUVRE. LE DÉCORATEUR ANDRÉ BOLL ET M^me^ ANDRÉ BOLL. JOSÉ NOGUERO NE SAURAIT RÉSISTER AUX VENDEUSES DE PROGRAMMES.

LES EXPOSITIONS, LES PRÉSENTATIONS DE CADEAUX DE NOËL

AU CENTRE, DE HAUT EN BAS :

M. ASCHER NE PORTE PAS DE CARRÉ ASCHER. IL LES VEND. M^me^ MARCEL ROCHAS PRÉSENTE AVEC GOUT DES CADEAUX DE NOËL. MM. HÉRON DE VILLEFOSSE ET LÉON BAILBY ONT BAPTISÉ LE NOUVEAU PARFUM LANCÔME. BRIGITTE DÉFILE CHEZ JACQUES HEIM.



Le brillant académicien a suivi les répétitions de son poème avec une constance de tous les instants et a discuté les moindres détails du spectacle avec Serge Lifar, qui en a réglé les mouvements chorégraphiques, avec Yves Bonnat, auteur des maquettes de décors et de costumes, et Jan Doat, metteur en scène.

GRANDE première à la Comédie-Française, où André Gide nous conviait à le suivre dans ses *Caves du Vatican*.

Frank J. Bauer (de l'écurie P.-A. Touchard) a donné du fil à retordre à son confrère Peyronnet de Torrès (de l'écurie Simone Volterra), car on sait que ces deux animateurs de galas possèdent le meilleur carnet d'adresses du Tout-Paris officiel, diplomatique et mondain.

M. Vincent Auriol aurait pu présider son Conseil des ministres chez Molière. Ils étaient presque tous là, et nos ambassadeurs aussi.

Le premier rang de corbeille évoquait un ravissant compartiment de dames seules, et ces Messieurs, relégués au deuxième rang, ne purent qu'admirer les nuques parfumées des plus jolies femmes de Paris.

La très belle princesse de Haïdarabad, suivie de deux serviteurs échappés des *Mille et une Nuits*, fut très remarquées.

LES PREMIÈRES THÉATRALES

MITRAILLÉ PAR LES PHOTOGRAPHES, ANDRÉ GIDE FAIT SON ENTRÉE CHEZ MOLIÈRE ACCOMPAGNÉ DE FRANK J. BAUER. LE PRÉSIDENT AURIOL FÉLICITE JEAN YONNEL, A. DE CHAUVERON ET BÉATRICE BRETTY. UN HOMME EN HABIT : JACQUES FATH. AUX MATHURINS : MARCEL CARNÉ BAVARDE AVEC DANIÈLE DELORME ET SIMONE SIGNORET TANDIS QUE M. ET M^me^ JEAN-JACQUES GAUTHIER ÉCOUTENT LE DERNIER POTIN DE MARIE-LOUISE BOUSQUET.

LA MÉMOIRE D'ANATOLE FRANCE ÉVOQUÉE A LA REINE PÉDAUQUE

AU DINER DES PARISIENS DE PARIS, UNE AMÉRICAINE AMIE DE LA FRANCE, MRS. LANE-SCHNEIDER, DE CHICAGO, A DIT UN POÈME QU'ELLE A EU LA COQUETTERIE D'ÉCRIRE EN FRANÇAIS. ELLE A ÉTÉ LONGUEMENT APPLAUDIE PAR MAURICE ROSTAND, ANDRÉ DE FOUQUIÈRES, PIERRE DESCAVES ET F. RIBADEAU-DUMAS.

MONDANITÉS

PAR MARCEL IDZKOWSKI

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les prix de décembre.

Que les prix littéraires fassent plus de mal que de bien à la littérature, ce n'est bientôt plus une probabilité, mais une certitude. Certains de ceux qui les donnent commencent à s'en inquiéter eux-mêmes. La littérature signalée ainsi au public finit par tomber dans un grand discrédit. Elle le mérite trop, hélas ! Peut-on dire qu'en revanche cette publicité monstrueuse soit utile aux écrivains ? Le lauréat du Goncourt, aujourd'hui, ressemble à une sorte de bœuf gras qu'on promène, le temps d'une journée, sous les yeux des badauds. On ne lui met pas du papier autour des cornes, mais quelques liasses d'or-papier sur les flancs. De quoi se croire millionnaire une saison ou deux. Les vrais bénéficiaires de l'affaire, ce sont les éleveurs de l'animal, c'est-à-dire, pour abandonner la métaphore, les industriels et les commerçants du livre. L'organisation de ces battages insensés est un rouage de leurs services. Un cheptel bien dressé, appâté par la vanité, fournit le troupeau dont chaque tête espère, six semaines durant, devenir le bœuf du jour de gloire. Quant à la valeur des romans produits par ce mécanisme, c'est autre chose. Voilà quelque temps déjà que le lecteur, qui, lui, n'est pas une bête, se demande si le prix Goncourt ne désigne pas le plus mauvais livre de l'année. Ce serait peut-être, après tout, le meilleur service qu'il pourrait rendre : il indiquerait, entre trois cents volumes, celui que personne ne regretterait de n'avoir pas lu.

Pourquoi distinguer *les Jeux sauvages* de M. Paul Colin (Gallimard) de tout un lot d'histoires qui ne s'imposent pas à nous avec plus de nécessité ? Plus mauvais que les autres ? Même pas, à vrai dire. Pas meilleur non plus. La Sologne lui fournit, en paysages humides et boisés, une collection de cartes postales artistiques qui sont parfaites en leur genre. Je ne crois pas que le Paris de la rive gauche et des étudiants soit ici renouvelé beaucoup plus. Alors les mystères de la vie enfantine, quand M. Paul Colin les évoque ou les explore, nous apportent-ils quelque chose de plus que ce qu'Alain-Fournier nous avait donné ? Oui, quand ils sont assaisonnés au sadisme.

Oh ! ce n'est pas encore par là que ce roman éclate d'originalité. Le marquis de Sade est à la mode aujourd'hui. Et M. Colin ne nous fournit que du sadisme de confection, du masochisme pour Prisunic. A l'histoire de la flagellation à travers les âges, telle que la librairie des curieux l'offre à sa clientèle sous couverture transparente, il n'ajoute qu'un tout petit supplément. Parce que la jeune Claude, à l'âge pré-nubile, a reçu « comme un sacrement » (*sic*) la marque rouge d'un coup de fouet en travers des cuisses, son destin de femme est comme suspendu à cette initiation. Il pourra bien arriver qu'elle devienne, en passant, la maîtresse d'un copain de son meilleur ami. Le meilleur ami déclare sereinement : « Même en admettant qu'elle se fût donnée mille fois, la véritable Claude n'en demeure pas moins insaisissable ; mille fois prise et toujours vierge et peut-être irrémédiablement vierge... » Et il ajoute, entre ses dents : « C'est à coups de fouet que se matent ces créatures étranges. » Alors viendra le jour où le meilleur ami libérera Claude « par la violence et par l'amour ». La cravache est de la partie, naturellement, avec quelques autres gentillesses, plus spectaculaires à vrai dire que scandaleuses. Cela est évoqué dans un style dont voici un échantillon :

« Elle n'était plus que la soif bestiale de son corps, soif monstrueuse, et ses entrailles asséchées aspiraient l'apaisement de boire enfin en douloureuses contractions. Un long appel prolongé monta de sa gorge, pour lequel elle retrouvait une ancienne voix de bête, un brame... », etc.

Voilà, pour ne pas rester « irrémédiablement vierge », une femme bien compliquée.

La Femme sans passé de M. Serge Groussard (Gallimard) ne suit pas le même chemin pour s'accomplir. Celle-là n'a pas besoin du fouet, mais il lui faut une péniche. Je vais vous expliquer la chose en deux mots.

Cette femme a tué son mari. Un mari qui, si elle l'avait gardé, ne lui aurait jamais fait connaître l'amour, la grande amour, comme dit la chanson. Ce n'est pourtant pas pour courir après l'amour que la meurtrière monte sur la péniche. Simplement elle a fui sa maison et voudrait échapper à la police. Elle a manqué le train qu'elle voulait prendre, rencontre par hasard un marinier... Et voilà du coup la vraie amour, avec un voyage en péniche qui, durant quatre jours, libérera la criminelle de l'inquiétude d'être arrêtée.

Si vous n'avez pas envie de lire cette histoire, vous pourrez voir ce qu'elle donne au cinéma. Elle passera bientôt à l'écran. La péniche et les canaux fourniront du moins quelques beaux décors.

Le prix Renaudot est allé à une histoire de fous. Mais pas une histoire drôle, comme celles qu'on raconte. Non, *les Orgues de l'enfer*, de M. Pierre Molaine (Corrêa), évoquent des scènes et des dialogues dans un asile d'aliénés, ou plutôt dans un hôpital psychiatrique, ainsi qu'on dit maintenant. C'est assez saisissant et cela tient d'ailleurs moins du roman que du reportage. Bien fait, il faut le dire, d'une expression loyale et directe. Le titre seul est d'une prétention inutile. Ce cauchemar vécu, ce délire d'après nature, vaut mieux que les inventions d'imaginations dévergondées.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Dieu le savait !

Il serait difficile, je crois, de citer une pièce plus pessimiste, plus grinçante, plus résolument tournée vers la démonstration de tout ce qu'il y a de misérable et de dérisoire dans l'homme. *Dieu le savait !* M. Armand Salacrou, qu'on ne connaissait pas théologien — il est vrai que sa théologie apparaît ici assez sommaire et limitée à ce qu'elle peut apporter à son moulin — M. Armand Salacrou a écrit trois actes sur le libre arbitre. Agnostique parfait, vous pensez bien que s'il feint de commenter Luther après saint Paul ou saint Augustin ce n'est point pour justifier leur doctrine, mais pour en établir ou s'essayer à en établir l'absurdité, telle du moins qu'elle peut se manifester à des yeux humains.

Il s'agit donc, en gros, dans ce *Dieu le savait !* que nous offre le théâtre Saint-Georges du problème de la prédestination. Dieu a tout prévu. De notre naissance à notre mort nous suivons une route tracée d'avance et de laquelle il ne nous est pas permis de nous écarter un instant. A la vérité, Armand Salacrou a construit son argument sur l'hérésie prédestinatienne de Calvin et de Jansénius, et saint Thomas n'est pas d'accord avec lui. S'il veut éclairer sa religion, je lui conseillerai, très cordialement, d'aller suivre les cours de M. Jacques Maritain, thomiste sans reproche. En attendant, il nous présente une affreuse histoire à une affreuse époque, les bons payant pour les méchants et entraînés dans leur boue, sans autre rayon d'espoir qu'une amélioration utopique de l'espèce, et il nous force de conclure avec lui : « Eh bien, si Dieu a voulu cela, s'il a prévu et autorisé cela, comment peut-on admettre qu'il soit infiniment bon ? » Ahriman, pour lui, l'emporte sur Ormuzd, ce qui revient à dire, dans son esprit, que ni l'un ni l'autre n'existent.

Pièce métaphysique donc, pièce sociale aussi (un des héros, Léon Bonnet, justifie l'existence par l' « engagement » — le mot n'étant pas prononcé — qui permettra l'édification de la cité future : traduisez la société communiste), pièce passionnelle, encore que le sentiment y soit bafoué et que l'amour y figure la plus décevante des illusions humaines. Tous ces thèmes se rejoignent et s'entrecroisent dans une matière un peu diffluente, et peut-être trop riche, qui, au deuxième acte, tourne un moment au prêche et, au troisième, confine au mélo. Mais on ne peut nier la force de certaines scènes ni l'éloquence désespérée de telles autres, même quand elles frôlent la caricature ou s'y installent en plein.

La scène se passe dans les ruines du Havre, peu après la libération de la ville, en 1945. Aziza, dont le mari, résistant, fut exécuté par les Allemands, vit dans une maison à demi détruite avec sa grand-mère Mathilde, nonagénaire, et ses enfants, Maurice, âgé de quelque dix-huit ans, et Thérèse, plus jeune de deux ou trois ans. Maurice semble très monté contre sa mère, qui passe toutes ses nuits à boire et à danser avec des Américains. Pourquoi Aziza se conduit-elle ainsi ? Une conversation avec Daniel Doublet, ami d'enfance de son mari mort, nous l'apprend. Elle n'a jamais pardonné au résistant de s'être fait tuer, alors qu'il ne devait vivre que pour elle. Car elle l'aimait, ou du moins elle le dit. Aime-t-on un mari que l'on trompe ? Elle l'a trompé, en effet, et pendant six mois, avec un médecin assez peu sympathique, le docteur Louis Gros. Sans doute explique-t-elle que sa trahison s'accomplit presque malgré elle, parce qu'elle venait d'échapper à la mort par le bombardement et qu'elle était si heureuse de vivre qu'elle voulait tout de suite goûter aux joies de la vie. Dieu ! que les femmes sont compliquées !

Et la grand-mère de quatre-vingt-quatorze ans ? Dieu me pardonne ! chipie elle fut et chipie elle demeure. Elle est même si exaspérante qu'on lui découvre un compagnon de quatre-vingt-sept ans, Armand Germain, qu'elle aima — heureux hasard — au temps de l'Exposition de 1889. Et ces deux vieillards recommencent d'effeuiller la marguerite, Armand Germain étant d'ailleurs une abominable canaille, escroc de profession et pis encore.

J'abrège. Daniel Doublet fut dans la résistance le chef du mari exécuté. Il vient de confesser son amour à Aziza, et celle-ci le regarde d'un œil favorable, quand Germain, ex-compagnon de prison du même mari, mais pour des motifs peu honorables, lui révèle que la mission au cours de laquelle le héros devait être arrêté lui fut commandée par Daniel. J'en passe encore. La vérité, c'est que le mari alla lui-même à la mort, car il venait d'apprendre la trahison de sa femme. Daniel est absous, et Aziza finira avec lui une vie qui ne sera probablement pas exempte d'orages.

Toutes les raisons qu'on peut avoir de trouver la vie « infumable » ont été soigneusement mises en évidence et exploitées par Armand Salacrou. Les enfants sont cruels et chimériques, la vocation des femmes est le mensonge ; quant aux hommes, si héroïques soient-ils, de quoi leur sert leur vertu si les femmes les jugent de médiocres amants ? Les vieillards enfin, si l'on en croyait Salacrou, justifieraient amplement la pratique polynésienne du cocotier.

Pensez de tout cela ce que vous voudrez. A mon goût, l'auteur en a trop mis, mais Wakhévitch a situé cette navrante histoire dans un décor évocateur et Michel Vitold a composé le rôle difficile de Daniel Doublet avec autant de discrétion que de finesse. Mme Mary Morgan est une Aziza véridique et émouvante, je veux dire totalement incompréhensible à un honnête homme. M. Palau est un octogénaire pittoresque dans sa bassesse ; Mme Betty Daussmond, une nonagénaire bien tumultueuse pour son âge. Le reste de la distribution a dû donner toute satisfaction à l'excellent metteur en scène Jean Mercure, comme à nous-mêmes.

PETITES CHRONIQUES

CHEZ LES LUTHIERS D'ART

Fidèles à la tradition, les luthiers et archetiers d'art, que préside avec dévouement et autorité M. Emile Français, ont célébré avec éclat la Sainte-Cécile, leur fête patronale. La messe a été dite en la chapelle des Dominicains. Elle s'accompagnait d'un remarquable programme musical. La présence de nombreux participants français et étrangers a permis la tenue de plusieurs réunions au cours desquelles les délégués ont examiné les questions corporatives et jeté les bases d'une exposition internationale de la lutherie qui se tiendrait à Paris. Toutes ces discussions ont prouvé la vitalité de ce beau métier d'art qui contribue efficacement au prestige de notre pays. Les délégués ont été reçus à l'Hôtel de Ville et se sont retrouvés en un banquet et aussi à un cocktail où ils se sont accordé le plaisir de revoir sur l'écran leurs précédentes assemblées.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Le gouvernement de la République cubaine, désireux de montrer tout le prix qu'il attache aux relations avec notre pays, a décidé d'élever sa légation à Paris au rang d'ambassade. Le très distingué ministre de Cuba en France, M. Hector de Ayala, devient de ce fait ambassadeur.

M. Marcel Berthelot, nouvel ambassadeur de France en Afghanistan, a présenté le 25 novembre ses lettres de créance au roi Mohamed Zaher Chah. Le voici sortant de l'audience que lui a accordée le souverain.

M. Paasikivi a quatre-vingts ans

Le président de la République de Finlande, M. Juho Kusti Paasikivi, a célébré, il y a peu, son quatre-vingtième anniversaire. D'abord universitaire, il a eu une existence fort remplie au cours de laquelle il s'est affirmé successivement économiste, financier et diplomate. C'est lui qui négocia à plusieurs reprises avec l'U. R. S. S.

UNE DÉCADE DE L'AFRIQUE NOIRE

Le Comité permanent des décades de l'Afrique noire a organisé une décade qui comprenait les Journées médico-sociales et de l'Enseignement, qui se sont tenues à la *Domus Medica* du boulevard de Latour-Maubourg, à Paris. Leur objet était d'examiner les besoins des populations africaines, surtout dans le domaine médico-social.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE FRANCE :

Marcel Dupont, *Napoléon en campagne: d'Arcole à Aboukir* (Hachette, 314 pages). L'historien de l'épopée napoléonienne qu'est Marcel Dupont suit ici son héros au cours de ses campagnes et s'attache à démontrer que ses actes de guerre n'ont jamais cessé d'être en relation étroite avec ce qui se passait à Paris, quel que fût l'éloignement où il se trouvait de la France. Il n'a jamais confiné son horizon aux opérations militaires : on le voit épiant les faits et gestes du Directoire et des Conseils, observant l'évolution de l'esprit public, tâtant le pouls de l'opinion et cherchant à l'influencer à son profit, bref s'efforçant de donner aux Français l'impression qu'il est toujours au milieu d'eux. Cette vaste fresque, à travers laquelle nous suivons la prodigieuse ascension de Bonaparte, nous montre celui-ci sous des jours très différents. Entre mille traits que nous en rapporte l'auteur dans un récit plein de mouvement et de couleur en voici deux :

A sa prise de commandement de l'armée d'Italie, il convoque les généraux, vétérans ou déjà chevronnés, et leur dicte ses instructions, qu'il ponctue d'un « Telle est ma volonté ! » prononcé sur un ton sans réplique. Il soulève son chapeau et sort sans ajouter un mot. Muets de stupeur, les généraux se regardent. Masséna rompt le silence : « Ce petit bougre m'a presque fait peur ! » Et Augereau constate : « Je ne puis encore comprendre l'ascendant dont je me suis senti écrasé à son premier coup d'œil. »

Contre-jour, la lettre qu'il adresse du Caire à son frère Joseph : « Je suis ennuyé de la nature humaine. Les grandeurs m'ennuient, le sentiment est desséché, la gloire est fade. A vingt-neuf ans j'ai tout épuisé ; il ne me reste plus qu'à devenir franchement égoïste. »

Et cette lettre tomba entre les mains des Anglais... qui la publièrent.

L'ÉVOLUTION DU DROIT DES GENS :

A. de La Pradelle, *Maîtres et doctrines du droit des gens* (Editions internationales, 442 pages). Une somme de la pensée juridique depuis saint Thomas d'Aquin jusqu'au Chilien Alejandro Alvarez, en passant par Suarez, Grotius, Pufendorf, de Martens, Renault, le P. de Brière, Le Fur et Politis.

Au moment où se pose dans toutes les consciences le problème d'une organisation définitive de la paix, ce livre magistral retrace la voie par laquelle, du moyen âge à nos jours, a progressé la conception de la « cité humaine ».

Saint Thomas professe qu'une « guerre juste est entreprise pour donner aux peuples la paix, la concorde. C'est, dit-il, comme la médecine : on la prend pour rétablir la santé du corps ».

Louis Renault rappelle que les règles les plus justes n'ont pas dans la vie internationale la rigueur qu'on leur trouve dans le droit privé : elles seraient inopérantes si elles ne comptaient pas avec les mœurs et les considérations politiques.

Antoine Pillet estime en revanche que le droit des gens est un perpétuel minimum : c'est l'annihiler que prétendre le réduire.

Alvarez critique — et c'est un point d'une brûlante actualité — la Charte de l'O. N. U. dans ses dispositions pour régler les conflits entre les grandes puissances : il lui reproche de ne pas tenir compte de la psychologie des peuples.

Et l'auteur dégage l'enseignement de ces pages où s'affrontent les doctrines les plus variées : ce n'est pas les Etats, les conférences ou les juges qui donneront au monde l'ordre indispensable à sa conservation ; c'est l'opinion de plus en plus puissante des masses engagées dans le progrès par les élites.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Smol expose un ensemble de ses œuvres à la Galerie Jean de Ruaz. Ce qui frappe dans sa peinture, c'est la couleur. L'artiste perçoit la nature par touches multicolores fondues ou non entre elles. Nul jeu de lignes n'en vient troubler la diaprure, et l'on imagine les reflets de lumière sur les fils des tapisseries d'autrefois... On évoque aussi quelque peu Monticelli, mais les conceptions picturales et techniques de Smol sont néanmoins assez lointaines de celles du maître provençal. Smol s'inspire parfois des compositions musicales et il essaie de recréer le « climat » cher à Liszt et à Chopin. Des personnages allongés, aux tons d'émaux, scintillent sur un ciel turquoise et évoquent la Venise chatoyante de la Renaissance...

SMOL. « COMPOSITION. »

De Katherine Librowicz des portraits d'enfants, quelques paysages, marines et natures mortes, à la librairie de Chaillot. Le talent de cette artiste est certain, et sa sensibilité féminine la porte plus particulièrement à l'étude de l'enfant. Devant quelques-uns de ses portraits on évoque Renoir, Berthe Morisot. Pourtant l'art de Katherine Librowicz est très personnel et chacun de ses portraits d'enfants exprime, en une fine psychologie, non pas exclusivement la ressemblance physique de son modèle, mais son caractère et sa sensibilité propre. Elle est peintre et sait émouvoir.

MAURICE SÉRULLAZ.

GALERIE

GALERIE CAMBACÉRÈS - 15, r. La Boétie

PAULE ROZIER

la Bretagne

LA VENTE DE LA 3e D. I. A.

Les 2 et 3 décembre, les salons de l'hôtel Rothschild, rue Berryer, ont servi de cadre à une vente de charité organisée au profit des œuvres de la 3e D. I. A. Une foule dense se pressait autour de nombreux stands pour y acheter livres, papier, jouets, parfums, denrées alimentaires, objets de toute sorte. Des vedettes de la chanson prêtèrent leur concours à cette manifestation. Enfin, dans la soirée du 3, le général de Monsabert, qui, de l'Afrique du Nord en Allemagne, mena la 3e D. I. A. à la victoire, prit la parole pour exalter le souvenir de ces heures glorieuses et la mémoire de ses soldats tombés au champ d'honneur.

NÉCROLOGIE

Théodore Steeg, ancien président du Conseil, est décédé à Paris à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Issu d'une vieille famille protestante, il enseigna en qualité d'agrégé de philosophie dans plusieurs lycées de province et de Paris. Elu député du XIVe arrondissement de Paris en 1904, il entrait, dix ans plus tard, au Sénat, où il devait siéger trente-six ans. De 1911 à 1925 il fut quatre fois ministre de l'Instruction publique, quatre fois ministre de l'Intérieur et une fois garde des Sceaux. Président du Conseil en décembre 1930 jusqu'au 22 janvier 1931, il fut ministre des Colonies en 1938 et ministre d'Etat dans le deuxième cabinet Léon Blum. En outre il avait occupé de 1921 à 1924 les fonctions de gouverneur général de l'Algérie. Ayant succédé comme résident général au Maroc au maréchal Lyautey, il reçut en 1928 la soumission d'Abd el-Krim.

Théodore Steeg appartenait au parti radical. Il y jouissait d'une grande autorité que lui valait sa longue expérience.

PRIX GASTRONOMIQUE

En souvenir de Prosper Montagné, cuisinier insigne et bon écrivain, deux prix d'une valeur de 25.000 francs chacun viennent d'être fondés par ses amis. L'un récompensera un ouvrage célébrant la cuisine française ; l'autre couronnera une recette composée par un chef sur un thème donné (cette année, un plat de poisson).

Le poisson — et nommément la morue — a d'ailleurs été récemment à l'honneur à l'occasion du Prix Terre-Neuve.

AU SALON DE L'ENFANCE

Le Salon de l'enfance, qui vient de se tenir au Grand Palais, a reçu de nombreux visiteurs. La Croix-Rouge française y avait organisé une garderie qui, le jeudi et le samedi, accueillait une centaine d'enfants environ. Bon nombre d'entre eux retrouvaient là leurs familles qui les avaient égarés.

UN DINER AU CHAMPAGNE

Le cent quatrième dîner de la revue *le Golf* a été donné le 2 décembre à Genève, à l'hôtel du Rhône, avec le patronage d'Air France. Il était consacré aux grands vins de Champagne. De nombreuses personnalités avaient pris place autour des tables d'honneur : M. Depret-Bixio, conseiller commercial à l'ambassade de France à Berne, S. A. S. la princesse Lilly de Liechtenstein, Me René Floriot et S. A. S. le prince Jean de Liechtenstein. Me Floriot présidait ce dîner, dont LL. AA. SS. le prince et la princesse de Liechtenstein avaient daigné accepter la présidence d'honneur.

LA SEMAINE DE LA BONTÉ

Cette année la Semaine de la Bonté a été celle du 15 au 22 décembre. De nombreux cas émouvants ont été portés à la connaissance du public dont la générosité a certainement répondu à l'appel qui leur était adressé.

Mais si la Semaine de la Bonté jette chaque année un éclat spécial pendant quelques jours sur la nécessaire solidarité, celle-ci, on l'a dit souvent, ne saurait se limiter à une courte période. Elle est de tous les instants. Et les généreux donateurs qui rendent possible l'activité de cette œuvre l'ont bien compris. La progression continue des résultats l'atteste. En 1949 l'appel de la Semaine de Bonté a produit 5.400.000 francs (soit 40 % d'augmentation sur l'année précédente). En même temps le nombre des donateurs atteignait 7.000, soit 35 % d'augmentation. A Paris et en province 425 familles ont reçu des dons de 5.000 à 50.000 francs.

NOUVELLES INVENTIONS

Une tente flottante

Cette nouvelle embarcation pneumatique est destinée au sauvetage des aviateurs. Elle peut supporter vingt passagers, les protéger du vent et du soleil, leur permettant ainsi de tenir plus longtemps en attendant d'être secourus. Les opérations de largage et de gonflage s'effectuent automatiquement. L'embarcation, est actuellement réservée aux services de l'aviation américaine, mais peut-être séduira-t-elle un jour les amateurs de camping nautique.

UN PRIX D'ARCHITECTURE

La revue *Plaisir de France* organise avec la Galerie Charpentier un concours destiné à encourager les architectes et décorateurs français. Ce concours, qui a pour thème : « Une maison de campagne en Ile-de-France », est doté d'un prix de 300.000 francs et est ouvert à tous les architectes français. Les douze meilleurs projets seront exposés à la Galerie Charpentier.

Les projets devront être remis au plus tard le 31 janvier 1951.

LIVRES D'ÉTRENNES

Les éditions J. Barbe viennent de présenter à la presse leurs nouveautés de fin d'année. Les enfants retrouveront toujours avec le même plaisir leur jeune amie Bibiche dans un nouvel ouvrage illustré en carton fort : *Bibiche et François au cirque.* Pour les petits voici une innovation amusante : des petits volumes en forme de paniers dont chacun contient une leçon de choses illustrée, histoire de la Pomme, du Blé, de l'Œuf, de la Tulipe. Enfin les rêveurs seront charmés par *un Jour au pays des fées* un album de très grand format aux illustrations délicates en huit couleurs.

La Bibliothèque amusante pour la jeunesse (éd. Albin Michel) publie une traduction italienne, *les Aventures de Trottemenu,* de Luciano Zuccoli. Ce livre évoque l'apprentissage lent et pénible d'un jockey. Les nombreuses illustrations, la couverture cartonnée en couleurs, le soin de l'impression en font un joli livre d'étrennes.

Les Editions de l'Amitié G.-F. Rageot ont publié l'an dernier un exellent ouvrage sur la jeunesse de Mozart. La même collection s'enrichit cette année d'un nouveau chef-d'œuvre : *Lully, petit violon du roi.* Dans un style vivant et coloré, Mme Guillemot-Magitot fait revivre l'extraordinaire destinée du petit Italien échevelé et dynamique. Les dessins de Pierre Probst, fins et spirituels, les partitions musicales ajoutent encore de l'intérêt à une des meilleures réalisations de la littérature enfantine.

La *Maison Mame,* spécialisée depuis si longtemps dans l'édition pour enfants, offre une collection qui répond à tous les vœux.

Voici d'abord les *Fables* de La Fontaine présentées sous la forme d'un grand album que Jacques Ferrand a décoré d'autre part et d'un livre élégant illustré par le même dessinateur, et que M. Fortunat Strowski a accompagné de notes et de commentaires.

Joseph Canteloube a harmonisé un recueil de chansons : *Refrains des prés et des bois,* dans lequel Elisabeth Ivanovsky a illustré la vie des animaux du folklore musical.

Dans la série des albums de Gil, le canard *Blanc Bec chez les sauvages* connaît des aventures dignes de ses plus vaillants devanciers. De son côté, la Bibliothèque des *Succès de la jeunesse* offre aux lectrices l'authentique journal d'une petite américaine, adapté en français, sous le titre de *Ma pension aux U. S. A.,* par Anne du Tillet et brillamment illustré par Michel Engel.

Les garçons de tous les âges suivront passionnément *le Roi Murat* à travers ses mémoires d'épopée, transcrits par Hervé Peslouan sous une couverture de Claude de Soria. Tous seront conquis par la tragédie intérieure que vit un homme de notre temps dans le roman de Denise Aimé, *Emmanuel au désert.*

Est-il besoin de rappeler la collection *Pour Tous,* dans laquelle les jeunes pourront puiser contes et nouvelles, récits d'aventures ou livres d'histoire.

Et voici enfin une nouvelle collection : *Service de la France,* que dirige avec toute son autorité notre ami Albert Mousset. Les trois premiers volumes qui y sont parus sont dus à Jean Mousset, à Patrick Heidsieck et à Jacques Levron et évoquent respectivement *Saint Louis, Lyautey* et *Henri IV.*

Jeudi-Matin, album relié (Gautier-Languereau). Tout le monde connaît le succès que remportent chaque semestre les collections de la *Semaine de Suzette.* Le journal des grands garçons, *Jeudi-Matin,* connaîtra sans aucun doute un égal succès.

C'est aussi chez Gautier-Languereau que nous trouvons dans la Bibliothèque de ma fille, *Brigitte et les routes nouvelles,* par Berthe Bernage, et *le Masque,* par Eveline Le Maire. Deux œuvres attachantes et d'une belle tenue morale.

Dans la collection Jean François les garçons prendront grand plaisir à lire *le La. sans fond,* un vibrant roman d'aventures de René Duverne (illustrations de F.-A. Breysse), et une très plaisante histoire policière de Paul Coglan (illustrée par Cyril).

Les Zoulacks gardent l'incognito. Cette collection est fort riche en ouvrages d'un vif intérêt. Enigmes policières, voyages, aventures, récits historiques, il y a là de quoi satisfaire tous les goûts et distraire les jeunes par une lecture attrayante et saine.

Le nom de Benjamin Rabier n'est pas près de s'effacer. Même les mérites d'un Walt Disney ne doivent pas faire négliger l'art avec lequel Benjamin Rabier « humanise » nos « frères inférieurs ». Trois albums (Editions Garnier) : *les Aventures d'une souris verte, Jimmy, Animaux sauvages présentés par Gédéon,* feront la joie des jeunes lecteurs.

Les *Albums pour la jeunesse* (Edit. Flammarion), qui comptent déjà la plupart des classiques d'aventures, font paraître cette année une adaptation de *Bug-Jargal,* de Victor Hugo, illustrée par Pierre Noury.

HOMMAGE A GAY-LUSSAC

Nous avons rendu compte en leur temps des cérémonies qui se sont déroulées à Saint-Léonard-de-Noblat (Haute-Vienne) pour célébrer le premier centenaire de la mort de Gay-Lussac. Les promoteurs de ces cérémonies ont eu l'heureuse idée de rassembler en une élégante plaquette les discours prononcés par les personnalités qui y prirent part le 7 mai 1950, en tête desquelles se plaçait M. Yvon Delbos, ministre de l'Education nationale. On y trouve également les allocutions prononcées la veille à Limoges. Cette soixantaine de pages prolongeront l'hommage rendu au grand physicien et chimiste par sa terre natale.

LE BRÉSIL ET BALZAC

Le Brésil vient de s'associer aux commémorations du centenaire de Balzac par une remarquable exposition installée à la Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro.

Inaugurée par l'ambassadeur de France, M. Gilbert Arvengas, l'exposition comprend une documentation très riche. Documents, photographies, premières éditions et lettres originales forment un ensemble qui exprime d'une façon parfaite le génie de l'auteur et le caractère exceptionnel de son œuvre.

Le Brésil, sur les rivages duquel Balzac avait rêvé de conduire Mme Hanska, témoigne ainsi une fois de plus de ses affinités sentimentales et culturelles avec la France.

UN GRAND MARIAGE

Le 6 décembre, en l'église Sainte-Clotilde à Paris, a été célébré le mariage de M. Jacques Bemberg, fils du propriétaire des brasseries Quilmès, avec Mlle Patricia Brian, qui est alliée à la famille de Bourbon-Parme.

COURRIER DE LA DANSE

Reprise de « Phèdre » à l'Opéra

Il demeure passionnant de voir tous les visages que peut avoir cette Phèdre qui hante écrivains, musiciens, acteurs et danseurs maintenant, depuis l'antiquité.

Lycette Darsonval a cherché pour elle toutes les gammes de finesse, tous les dépits, toutes les tristesses, les acuités, les impuissances à convaincre. Son jeu est clair. Contrairement à la tragique Toumanova, toujours au paroxysme de la passion et au seuil de la mort, qui recréait la farouche Phèdre grecque, Darsonval reste purement classique. Il n'y a pas à comparer. Les visages diffèrent, l'âme demeure.

Lifar, lui, inspiré, garde ce masque qui crie, pleure, implore et se fige dans la mort. Toujours aussi bouleversant. Plus on entend la musique d'Auric et plus on voit la chorégraphie de Lifar, plus on les aime. Il semble que *Phèdre* soit désormais un bas-relief encastré dans tout cet azur.

MARTINE CADIEU.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mgr Régent, protonotaire apostolique, ancien aumônier général, vice-président d'honneur de l'Association nationale des prêtres anciens combattants, a été élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. Né en 1880, à Cassel, licencié ès lettres, Mgr Régent a eu sur le front et à l'hôpital bombardé de Zuydcoote, pendant les deux guerres mondiales, une conduite héroïque.

La « Légion de Marie » vient d'organiser à Nevers, à l'occasion du dixième anniversaire de sa fondation en France, un congrès qui a réuni ses dirigeants diocésains. S. Exc. Mgr Flynn, évêque de Nevers, aumônier national, était entouré de LL. Exc. Mgr Piguet, évêque de Clermont, Mgr Sembel, évêque de Dijon, Mgr Courbe, secrétaire général de l'Action catholique.

Sous la présidence de S. Exc. le cardinal Gerlier, le prince Xavier de Bourbon a fait à Lyon une conférence qui a obtenu un vif succès, sur « le rôle de la France dans la construction de l'Europe chrétienne ».

LES SPECTACLES

ATELIER
HENRI IV
Le chef-d'œuvre de
PIRANDELLO

A partir du 24 décembre le **Théâtre des Enfants modèles,** 252, Fg-Saint-Honoré, jouera tous les jours en matinée à 14 h. 45 ses plus grands succès.

ATHÉNÉE
Louis JOUVET
TARTUFFE
20 DERNIÈRES

TH. des VARIÉTÉS
MAURICE CHEVALIER

ROBERT D'HARCOURT
de l'Académie française
VISAGE DE L'ALLEMAGNE ACTUELLE
QUE SERA LA IVe ALLEMAGNE?
Un vol. : 375 fr.
FLAMMARION

LE BRIDGE (N° 83)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 68

LE MORT : ♠ R 6 ♡ D V 10 6 5 ◇ D V 10 ♣ 10 4 2

♠ A 10 9 7 4 2 ♡ ... ◇ 8 5 3 2 ♣ 9 5 3

NORD — OUEST EST — SUD

Les déclarations

SUD	NORD
1 ♡	4 ♡
6 ♡	

Cette manière de demander les chelems sans convention est mauvaise. Ouest entame du ♠ as, sur lequel Est jette le ♠ V et Sud la ♠ D.

Comment Ouest doit-il continuer?

La vue du mort prouve qu'il ne peut y avoir d'intérêt à rejouer ♠.

Donc le ♠ V d'Est n'est pas un appel à ♠ mais un appel de préférence. Ouest ayant le choix entre rejouer ◇ ou ♣, Est demande qu'on lui rejoue ◇, où il a probablement l'as.

Si, au lieu du ◇ as, Est avait eu le ♣ as, il eût fourni son plus petit ♠ sur le ♠ as, pour inviter Ouest à rejouer ♣.

L'appel de préférence (Suite et fin)

Les exemples donnés d'appel de préférence couvrent les principales situations où cet appel est utile, mais non toutes les situations, car on pourrait en trouver d'autres. J'en laisse le soin à l'imagination des joueurs.

Il convient, pour terminer cet exposé, d'insister tout particulièrement sur cette condition qu'il ne peut y avoir appel de préférence que lorsqu'il est parfaitement clair *pour les deux joueurs de la défense, et non pas seulement pour un joueur*, que le partenaire du joueur qui fait l'appel n'aura le choix qu'entre deux couleurs à retourner s'il peut prendre la main.

L'appel de préférence ne doit pas être confondu avec l'invitation à continuer la couleur, qui se fait en jouant haut et bas, ou l'invitation à ne pas continuer la couleur, qui se fait en jouant normalement bas et haut.

LE MORT : ♠ R V 9 4 3 ♡ A V 7 ◇ V 8 5 ♣ 9 3

♠ 7 5 ♡ 5 2 ◇ A 7 5 2 ♣ D 7 5 4

NORD — OUEST EST — SUD ◇ 9

Sud joue un contrat de 4 ♡ et Ouest entame du ◇ as, sur lequel Est jette le ◇ 9.

Ce ◇ 9 est clairement une invitation à continuer ◇, sinon comment Est pourrait-il en manifester le désir?

Il serait absurde d'interpréter ce ◇ 9 comme une invitation à rejouer ♠, à travers les fourchettes du mort. Ouest a le choix entre trois couleurs : ♠, ◇ et ♣. Le ◇ 9 ne peut donc pas être un appel de préférence, et Ouest ne peut l'interpréter que comme une invitation à continuer ◇.

Si Est désire qu'Ouest rejoue ♠, et non ◇, Est doit jeter son plus petit ◇ sur l'as. Ce ne sera pas une invitation impérieuse et claire à rejouer ♠, mais simplement une demande de ne pas rejouer ◇. Comme rejouer ♡ est exclu, il ne restera le choix pour Ouest qu'entre ♠ et ♣ et Est peut espérer qu'Ouest choisira ♠, à cause de la vue du mort.

La distinction entre un appel haut et bas, invitant à continuer la couleur, et un appel de préférence n'est pas toujours aussi claire et le partenaire du joueur qui fait l'appel doit alors faire preuve de jugement et d'imagination.

♠ D 5 ♡ 7 ◇ R V 7 6 4 ♣ R V 10 6 4

♠ 4 3 ♡ A R 9 8 3 2 ◇ 9 5 2 ♣ 3 2

NORD — OUEST EST — SUD

Sud joue 6 ♠ et Ouest entame du ♡ R, sur lequel Est jette le ♡ 10 et Sud le ♡ 5.

Si Ouest s'en tient aux apparences, il interprétera le ♡ 10 comme un appel de préférence l'invitant à jouer ◇, la plus chère des deux couleurs restantes, puisque rejouer atout est exclu et que continuer ♡ semble être inutile puisque le mort coupera.

Mais c'est justement ce dernier point qui n'est pas évident. Est peut désirer faire couper le mort, par exemple si Est a ♠ R x x et ♡ D 10 x car, si le mort coupe, l'impasse au R ne pourra pas être renouvelée puisqu'il ne restera qu'un atout au mort, et Est sauvera son ♠ R et fera échouer le chelem.

Ouest, voyant le ♡ 10 tomber sur son as, doit donc continuer par le ♡ as. Le ♡ 10 n'est pas un appel de préférence, mais un appel normal.

Il en serait tout autrement si le mort, ayant un grand nombre d'atouts, il apparaissait évident aux deux joueurs que faire couper le mort ne pourrait servir à rien.

Si, par exemple, le jeu du mort, Nord, était, dans le diagramme précédent : ♠ D V 10 5, ♡ 7, ◇ R V 4, ♣ R V 10 6 4, la chute du ♡ 10 sur l'entame du ♡ R ne pourrait être interprétée par Ouest comme une invitation à continuer ♡ car faire couper le mort ne servirait à rien. Le ♡ 10 devrait plutôt être interprété comme un appel de préférence, invitant Ouest à jouer ◇, la plus chère des deux autres couleurs, l'atout étant toujours exclu.

ÉTUDE N° 69

♠ V 4 3

NORD — OUEST EST — SUD

♣ R 9 2

Nord ou Sud, demandeur, a besoin de faire une levée à ♣. Quelle est la meilleure chance d'y arriver, en admettant : 1° que Nord et Sud ont tous deux plein de rentrées ; 2° que ♣ n'ayant jamais été joué (Ouest et Est sont des adversaires manquant de complaisance), Nord ou Sud doit se décider à jouer ♣ lui-même?

André Chéron.

PHILATÉLIE

LE TIMBRE « MADAME RÉCAMIER »

Une nouvelle Française a les honneurs du timbre. Après Mme de Sévigné, voici Mme Récamier (1777-1849), dont l'agréable visage orne un 12 fr. vert mousse pour le 11 décembre. S'inspirant de Gérard, Lemagny a dessiné une belle vignette, très simple, dont la gravure a été confiée à Ch. Mazelin.

A titre exceptionnel, ce timbre a été mis en vente à Lyon dès le 9 décembre.

NOUVELLES ÉMISSIONS TURQUES

Les postes turques se distinguent actuellement par l'émission de nombreuses séries commémoratives. Pour le mois d'octobre, nous devons enregistrer deux séries, consacrées au recensement de 1950 et à la Session de 1950 de l'Organisation internationale de l'aviation civile. Elles sont constituées respective-

ment de deux et trois valeurs, tirées à 125.000 et 120.000 exemplaires.

En décembre, deux autres ensembles ont vu le jour. Quatre vignettes à sujet unique commémorent le millénaire du savant turc Farabî : tirage 100.000 séries, impression locale en offset (Ankara). Et deux timbres forment une autre petite série, dédiée au IIIe Congrès du coopératisme turc.

J. Bellay.

UN CADEAU APPRECIABLE
LE MIROIR-BLOC-TOILETTE
comprend 2 armoires pharmacie, 1 miroir 3 faces, 1 tablette en glace, 2 bandes lumineuses, 1 prise de courant, 1 interrupteur.

Prix : 16.950 fr.
LABOUREAU
36, avenue Frayce
Saint-Ouen
CLI. 00-71

LOTERIE NATIONALE
Tranche Spéciale du Demi-Siècle - Tirage le 4 Janvier 1951

L.80
2 GROS LOTS DE 50 MILLIONS DE Frs

LA SUISSE pour moi c'est... L'Oberland Bernois

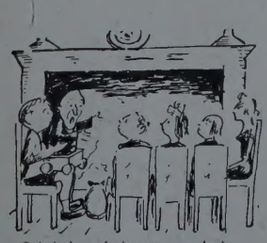
Adelboden
1400 m. ü. M.
HOTEL NEVADA PALACE
Première maison sur place.
Situation unique et ensoleillée,
Patinoire privée, orchestre, bar de nuit.
Prix forfaitaire par semaine à partir de fr. s. 180.
Réservez à temps.

Mürren
HOTEL EIGER
Idéal pour les sports d'hiver !
Prix à forfait : 7 jours de fr. s. 138.— à 156.—, école de ski et de patinage y compris.

Wengen
PARK HOTEL
Hôtel de vacances tel que vous le désirez.
Dernier confort — Orchestre — Bar
Propr. E. Bühlmann.

IVA-ZURICH

UN MIRACLE DE NOËL OU L'ENFANT BATTU ET CONTENT, par CAMI.



Cul-de-jatte était mon grand-père,
Sur ses genoux ne pouvant pas
Me prendre, on faisait le contraire,
Sur moi s'asseyait grand-papa.
Ce soir de Noël, près de l'âtre,
Ses petits-enfants tout autour,
Il fit ce récit, peu folâtre,
Que je vous raconte à mon tour :

« Ce gosse avait sept ans à peine,
Un taudis était son séjour,
Sa mère était morte à la peine,
Son père était ivre toujours !
Et chaque jour que Dieu fabrique,
Il frappait tant, le malheureux,
Qu'en entendant les coups de trique
Les voisins en pleuraient chez eux !

La veille de Noël, le père,
Dit : « Pour célébrer l' « enfant-Dieu »,
Ce soir, c'est un cadeau pépère,
Je ne te battrai pas, mon fieu !
Tu recevras pas de « châtaignes »,
Même si j'ai bu trop de vin,
Je te collerai pas de « beignes »,
Car faut fêter ce jour divin ! »

Mais c'était promesse d'ivrogne,
Le soir le père était si « rond »
Qu'il bourra son fils, sans vergogne,
Comme une dinde de « marrons » !
C'était minuit, l'heure où sur terre
Le bonhomme Noël descend...
Lors, pour l'enfant, avec mystère,
Il fit un miracle en passant...

Les « marrons » que l'indigne père
Collait à son fils terrassé
Subitement se transformèrent
En succulents « marrons glacés » !
Le gosse les mangea par quatre
Tant que l'ivrogne le frappa,
Mais, quand il cessa de le battre,
L'enfant lui dit : « Encor papa ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

Ni plus loin ni plus cher

pourquoi pas

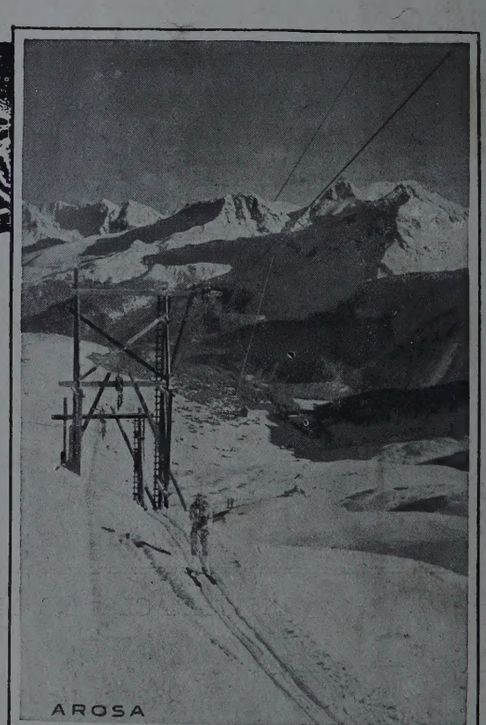
Les meilleures stations d'hiver sont d'un accès facile et rapide.

Les hôtels et pensions - tous excellents - ne sont pas plus chers qu'ailleurs.

Vous y trouverez une autre ambiance qui vous distraira et vous reposera.

•

Tous renseignements auprès des Agences de voyages et de l'Office National Suisse du Tourisme :
PARIS, 37, Bd des Capucines
NICE, 22, Bd Victor Hugo



Les Grisons sont le plus grand Centre des Sports d'hiver du Continent.
A dix heures de Paris (*voitures directes Paris-Coire*)
Excellentes routes ouvertes toute l'année aux automobilistes.
40 stations situées entre 1.500 et 1.800 m.

AROSA DAVOS-PARSENN S^T-MORITZ
FLIMS KLOSTERS
LENZERHEIDE-VALBELLA PONTRESINA

Hôtels à partir de 14 F. Suisses (chambre, pension, taxes et service compris)

UN CADEAU DE 50 FRANCS SUISSES sera offert à toute personne, domiciliée hors de Suisse, qui séjournera 2 semaines consécutives, du 23 Décembre au 28 Février, dans un hôtel de sports d'hiver figurant dans le Guide Suisse des Hôtels

TOUS RENSEIGNEMENTS : AGENCES DE VOYAGES
OFFICES DE TOURISME DES GRISONS A COIRE ET DES STATIONS CI-DESSUS,
OFFICE NATIONAL SUISSE DU TOURISME, 37, Bd DES CAPUCINES
PARIS - (TÉL. OPE. 63-30)